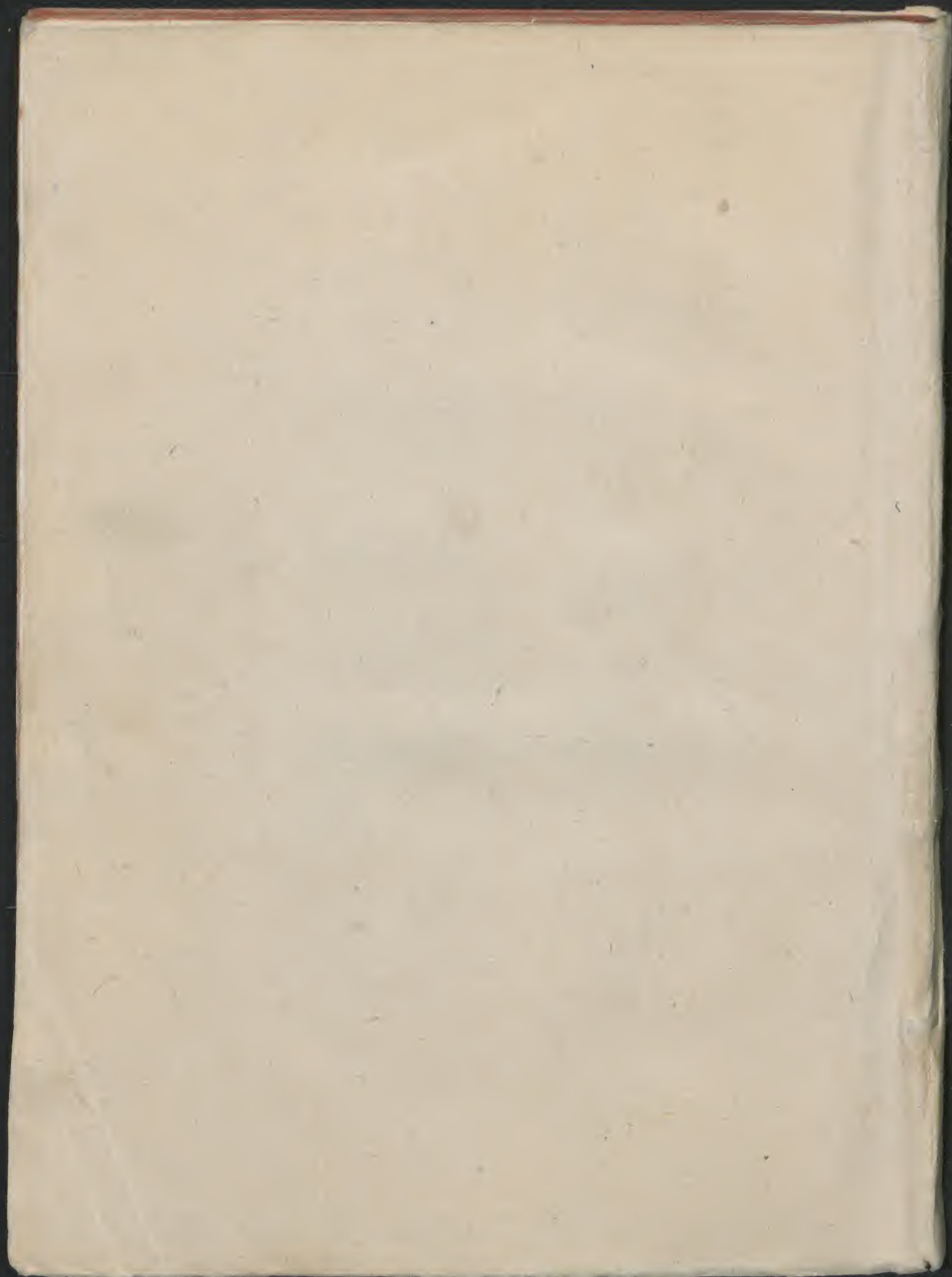


PAMFLET

1144



DIALOGISME
A V Q V E L S O N T
E N T R E P A R L I E R S l' E M P I R E,
la France, l'Espagne, l'Union des Estats du
Pays bas, Rome, Bonne Raison, Le Herault,
& le Philosophe Iuge.

*Contenant succinctement l'Estat d'Allemagne, de France,
d'Espagne, des Provinces unies des Pays bas, & du Sie-
ge Romain, depuis le commencement des guerres
pour la religion iusques à present.*

*Et quelques Sonets à l'Infante d'Espagne, & autres: avec un Canticque d'action
de grace, pour la victoire obtenue des Espagnols, par le Prince Mau-
rice de Nassau, le second de Juillet, 1600.*



TERENCE.
*Bon service engendre amitie,
Et verite l'inimitie.*



L'an 1600.

AV LECTEUR.

*Si ce petit Dialogisme
Lecteur tu lis sans passion,
Tu cognoistras d'où vient le scisme,
Cause de la Confusion.
S'en lisant tu te passionne,
La verite te confondra,
Avec ce que LA RAISON BONNE,
A le croire te contraindra.*

Bien te sois.

.A
H A V T E E T P V I S-
S A N T E P R I N C E S S E M A D A M E
M A R I E D E N A S S A V C O M T E S S E D E H O H E N L O O ,
 de Buren, &c. Dame de Langhenbergh, d'Ysselsteyn, Leerdam,
 S^{te}. Maertens-dyck, Duyveland, Noortbeveland, &c.
 ma tres honnoree Dame.

MADAME depuis qu'il pleut à V^{re} Ex^{ce}. en l'ã 1582, moy estant au service domestique, de feu M^{seigneur} le Prince d'Orange de haute & tresloüable memoire, Pere de V. E. me faire cest honneur d'estre tesmoing du baptesme, (ce qu'on appelle Marine) de nostre fille Marie: à laquelle V. E. donna le nom. le n'ay onques depuis peu satiffaire à mon affection, & desir de le recognoistre: si ie ne trouvoye quelque occasion, pour tres humblement remercier V. E. de telle grace & faveur. Ce que ne s'estât offert durât le temps de m^{on} absence en France, & en Allemagne: estât de retour pardeca, j'ay esté en soucy cōtinuel, commēt ie me pourroye revēger de l'hōneur & des courtoisies que j'ay receües tāt de feu M^{seigneur}, de V. E. de Monseigneur le Prince vostre Frere, que de ceux de leur tresillustre maisō. Ce que j'ay taché de faire (si nō suffisamēt, du moins au mieux qu'il ma esté possible) par la description de leurs vertus, & gestes valeureux: Dont l'impressiō achevee V. E. sera servie: Et par ce present Dialogue, contenant succinctement l'Estat d'Allemagne, de France, d'Espagne, des Provinces vnies, & du Siege Romain, que je presente aux yeux & mains gracieuses de V. E. laquelle je supplie tres humblement le vouloir prédre d'aussi bonne part, comme le cœur de celuy qui le presente, est, & sera toute sa vie tresaffectionné à son service. Et sur ceste confiance prendray la hardiessē de le mettre en lumiere, sous les esles, & protection de V. E. Que ie prie Dieu vouloir maintenir avec, M^{seigneur} le Comte son espoux, en toute prosperite longue vie, & accroissement d'estasts, bien, & honneur. Luy baisant tres humblement les mains.

De V. E.

Tres humble Serviteur.
 L. P.

Sonnet à l'Envieux.

*Si l'Envieux mordant ces vers vient à ronger,
Et contre eux excercer sa severe censure,
Je veux pour evitter sa poignante morsure,
Et pour me delivrer de ce petit danger:*

*Qu'il vienne contre moy en champ clos se venger,
Et hardiment toucher mes fautes par mesure,
En escrit: je feray, qu'à plus que double usure,
On verra que je scay de ses dents me venger.*

*Et que je n'ay pas peur que sa mauditte envie
Me puisse desnigrer, en ce qu'ay recité,
Puis que je n'escris rien, qu'avec la verité.*

*Car ceste verité sera toute ma vie,
Mon but, mon seul obiect, mon estoille du Nord,
A qui nul envieux ne pourra faire tort.*

L. P.



DIALOGISME.

Où sont Interloquiteurs. l'Empire, la France l'Espagne, l'Vnion des Provinces unies, Rome, Bonne-Raison, le Herault, & le Philosophe Iuge.

L'EMPIRE.

AVEC bonne raison ne me puis-je pas plaindre,
Qu'estât libre, on me veut à servitude astraïdre?

LA FRANCE.

Avec bonne raison, sans le tout hazarder,
Ne puis-je un autre, & moy, de mal contregarder?

L'ESPAGNE.

Avec bonne raison, puis-je user de vantise,
Et par tout l'Vnivers chanter ma vaillantise.

L'VNIION *Des Estats des Provinces
unies des Pays bas.*

Avec bonne raison puis-je pas conserver
Mon estat en repos, & les loix observer?

ROME.

Avec bonne raison, n'ay-je pas la puissance
Sur vous tous, obligez me rendre obeïssance?

BONNE RAISON.

Deduissez voz raisons chacun comme il l'entend,
Dont presumer, louer, & se plaindre, on pretend:
Si toutes voz raisons, en rayon sont fondees,
Par moy Bonne-raison se verront secondees.
Mais si sans la raison, on presume, on se plaint,
On se vante, conserve, & garde, à titre faict.
Je diray voz raisons & les rendray notiores,
Qu'autres elles ne sont que raisons illusoïres.

L'EMPIERE.

N'ay-je pas bien raison de me plaindre & douloir,
Quand submis ie me voy à l'estrene vouloir

A iij

Du

*Les Espag-
nols viennent
assaillir l'Al-
lemagne l'an
1598.*

D'abandonner le pays, & le berceau
 Tant est qu'il vient troubler ma Germaine
 Et pit tout exerçant la rage, & cruauté,
 Luy vole, & luy ravit, sa douce liberté.
 Qui tache à deschirer mon corps, & me destruire
 Par ses armes, qu'il fait en Allemagne bruire.
 Qui à force d'argent travaille à desmembrer
 Mes Princes, & Estats, (que je soulois nombrer
 Entre mes plus feaux) lors que, par jalousie
 L'un craint son compagnon, ou l'autre s'en deffie.
 Que ceux qui paravant souloyent d'un mesme accord,
 Vivre en fraternité ont prins un autre sort:
 Veu que non seulement le mal ils dissimulent:
 Mais en s'en esgayans, avec les loups ils hurlent,
 Et leur prestent la main, si non ouvertement,
 Ils le sont à couvert, & bien secretement:
 Sans en rien s'esmouvoir, de ce que la Patrie
 Commune des Germains, s'en vat toute perie:
 Et sans se resentir, du grand sang espanduz
 De leurs concitoyens, ny du Peuple perdu,
 Ayans les coeurs fermez, pesants comme une souche,
 Pensent que du commun le malheur ne leur touche.
 Le massacre, le meurtre, & les saccagemens
 Les stupres, les efforts, & les violemens,
 Les chasteaux ruinez, en rien ne les esmeuvent,
 Pour y remedier, comme bien faire ils peuvent.
 Et samble qu'ils voudroyent plustost sous l'estranger,
 Espagnol, ou Walon, se reduire & renger,
 Que de vivre à repos en liberté commune,
 Et que de maintenir leur pristine fortune,
 Dont depuis cinquante ans l'Allemagne à iouy,
 Quand de la voir fleurir chacun s'est resioüy.
 Mesme celuy qui est le Chef de mon Empire,
 Sambloit qu'à ce malheur il eut voulu souscrire:
 Et soit que par un saint suppositif escrit,
 Il ayt ces estrangers, pour tels actes proscriit,
 Et mis à l'abandon: si est ce qu'au contraire,

Placcart de
 Proscription
 de l'Empereur
 contre les E-
 spagnols. lan
 1598.

Aussi

Aussi tost qu'il cognut la partie aduersaire
 D'aucuns, Princes, Estats, & valeureux Seigneurs,
 Voulans s'en ressentir, (jaloux de leurs honeurs)
 Avoir pour se garder, mis leurs gens en campagne,
 Afin de dechasser ceste race d'Espagne,
 De Walons, Bourguignons & ces Italiens,
 Qui mes Pays frontiers tenoyent en leurs liens:
 Il sembloit qu'il vouloit retracter l'ordonnance
 De la proscription: ou bien par nonchallance,
 Et delais dangereux, faire perdre le temps,
 Et l'argent, en rendant les soldats malcontents.
 Ayant le Lieutenant general de l'armee,
 (Qui pour les dechasser estoit tant animee)
 Fait escouler deux mois trop inutilement,
 Comme cherchant de l'Ost le vray desbauchement:
 Qui pesant à l'affaire, & sans point se resoudre,
 Pouvoit sembler vouloir ceste armee dissoudre:
 Avec ce que chez luy il eut à tous propos,
 Du camp des Espagnols les plus secrets supposts,
 Qu'il alloit cherrissant, & caressoit en sorte,
 Qu'on craignoit que de tels traicts peu de biē en sorte,
 Et qu'en fin on eut peu se cognoistre decheu,
 Si per les autres Chefs n'y eut esté pourueu.

*Le Comte vñ
 der Lippe
 Chef de l'ar-
 mee des Cir-
 cles inferieurs*

Dirat-on donc qu'a tort ainsi je me tourmente,
 Et que le mal present, & futur je lamente?
 N'estoit-ce pas assez que passé cinquante ans,
 l'Empereur escorcha presques les Allemans,
 Peusant s'y monarcher, prenant pour couverture
 Qu'il vouloit extirper la Religion pure:
 Soubs ce manteau fardé, les Princes ruinant,
 Et presque en general les villes rançonnant.
 Pour ayant despoüillé de for ces l'Allemagne,
 Me faire decouler en la maison d'Espagne?
 Et aneantissant mes Princes Electeurs.
 Ne me rester nuls Chefs que des dissipateurs:
 Que la Religion pure estant pervertie,
 La Germanie fut au Pape assuiectie?

*l'Empereur
 Charles le
 quint fit iadis
 beaucoup de
 mal à l'Alle-
 magne.*

A iiii

Faloit

*Le Roy d'E-
spagne à pre-
sent regnant.*

Faloit il maintenant qu'un jeune Rabfices
(Qui pour si pesant fais n'a pas du sens asses)
Ainsi qu'un esventé vint de loingtaine terre,
Avec les estrangers, peur me faire la guerre?
Luy, qui n'estant poussé de son ambition,
N'a de me provoquer la moindre occasion.
Luy qui n'a dedens moy pas de terre un seul poulce,
Ne cherche qu'à me faire une meschante trouffe:
Et qui des Pays bas son droit ayant cedé,
A' sa soeur, du vivant du Pere decedé,
N'a nul subiect bastant, ny cause legitime,
D'envoyer pardeca personne qui m'opprime.
Et soit que l'Archiduc le mary de sa soeur,
Ayt obtenu congé de son frere Empereur,
Pour aller assaillir ces Provinces guerrieres,
De faire acheminer son Ost par mes frontieres:
Ce n'estoit pas pour tant afin d'assuiettir
Mes villes, & forcer tout mon peuple à patir
Mille incommoditez. Est-ce prendre passage,
Par les terres d'Amis? Tout ancien vsage
Des guerres de jadis, passant par un quartier
Amy, sans le grever, laissoit en son entier,
Et les soldats marchants à toute diligence,
Chez leurs hostes n'avoient qu'ordinaire pitance.
Mais qu'a fait maintenant l'Admirant d'Arragon,
Ny plus ny moins que faire un devorant dragon,
Il est entré chez moy, & d'estrange furie,
Il a fait ravager par sa gendarmerie,
Non les seuls habitans du povre plat pays,
Qui surprins tout à coup, perclus, & esbahys,
N'ont seu où se sauver, n'ayants nulle retraite,
Qui leur fut de la vie assurance parfaite:
Quittans aux Espagnols leurs maisons, & moyens,
Sont courans vagabonds desnuiez de tous biens:
Laisans à l'abandon leurs filles & leurs femmes,
A' la lubricité de ces paillarts infames:
Les hommes qu'ils pouvoient attrapper rançonnans
Et

*Don Fran-
cisco de
Menchese A-
mirant d'Ar-
ragon tra-
miste l'Ale-
magne.*

Et fils n'y fournyssoyent à grands coups bastonnans:

Mais se sont adresséz à plusieurs belles villes,
Inculpables du tout de ces guerres civiles,
Qui rien moins ne pensoient, qu'un si soudain effort
A' l'improviste vint leur faire tant de tort:

*Horribles
cruautez des
Espagnols en
Allema-
gne.*

Dont aucunes estans au sac abandonnées,
Les autres ont esté durement ranconnées,
Faisans en tous endroits où s'estend leur pouvoir,
Leur dessein sanguinaire indifferemment voir.

Les uns faisans mourir à longues alleinees,
Tant esprises esloyent leur rages forcenees:

Les autres garrottéz les piets devant le feu
Rottis & fricalléz, ne leur estoit que ieu.

Le meurtrir à credit de tout sexe, & tout aage,
Ne peut de ces tyrans assouffir le courage:

Dont la Mere & l'enfant d'un coup estans percéz
Tout au travers du corps, sont tesmoignage assez.

Du Comte vanden Brouck le meurtre detestable,
Contre la Foy donnée, est exemple notable

*Le Comte
vanden
Brouck meur-
tri contre la
foy donnee,
puis bruslé.*

De leur periurement, de leur desloyauté.
De leur coeur simulé, de leur grand lacheté.

Celuy qu'ils ont rotty en broche tout envie
Est bien signe evident d'estrange barbarie.

Bref tant de cruautéz qu'ils ont par tout commis,
Demonstrent qu'ils ne sont que mortels ennemis

Du grendre des humains. Si donques quelques Princes
Tachent, pour garantir leurs paisibles Provinces,

*Duc de
Brunswijck
& le Land-
grave de
Hessen.*

De ces meschans meurtriers, & de leur attentats,
Et tenir affanchis leurs peuples & Estats,

Se sont mis en devoir, & prins en main les armes,
Et veulent de chasser à force de gensdarmes,

Tout outrage inhumain, qu'ils ont veu de leurs yeux,
Qui rend ces estrangers à tout homme odieux:

Dirat-on qu'ils le font sans raison bien pregnante,
Et qu'à raison ne soit leur raison consonante?

Et que leur bon dessein, l'intention, leur but,
Tendant à conserver du Peuple le salut,

A v

Doive

6.

Doive estre reputé (comme on veut qu'on l'appelle)
Allencontre de moy, une esmeute rebelle.

Ainsi que fit iadis Charles quint Empereur,
Qui du monde fut lors le foudre, & la terreur:

Duquel ie n'attendois que toute bien-venuance,
Ayant mesmes en luy mis toute ma fiance:

Quand sonbs ce beau manteau de la Religion,
Il mit tout en desordre, & en confusion:

*De Saxe et de
Hessen.*

Ravageant le Pays, emprisonnant les Princes
Ravissant leurs moyens, confisquant leurs Prouinces,

Pour voulans conserver leur douce liberté,
De la doctrine aussi garder la pureté.

Puis quand il eut tout fait, que la rage d'Espagne
Bravoit d'avoir mis joug, & dompté l'Allemagne:

Voila que tout à coup, par un trouble nouveau,
Qu'il n'avoit iusqu'à lors seu mettre en son cerveau,

*Le Duc de
Saxe Mauri-
ce, & autres
alliez.*

Venir à l'impourveu contre luy quelques Princes
Allemands, alliez des villes, & Prouinces,

Qui d'Enipont le font sans ses bottes chauffer
Füyr tout desperdu. Luy qui souloit chasser,

Les autres d'un foïet, se preserve à la fuite,
Abaisant son orgueil, & sa fureur despité.

Voyez quelle raison il eut de s'attacquer,
Au Landgrave, & Saxon, & de les provoquer

Pour la Religion à guerre si funeste,
Et pour les terrasser poursuyvre à toute reste:

Bonne raison veux tu, que celuy qui s'appelle
Protecteur de l'estat, soit suommé rebelle?

Ou qu'il soit convaincu de perduellion,
S'il s'est monstré fidelle à la Religion?

Et s'est porté constant en la pure doctrine,
Qu'il tache à préserver de totale ruine?

Qui pour la liberté mourir n'a refusé,
Comme traistre & mutin serat-il accusé?

Non ie ne le croy pas. Mais si la tyrannie,
Les affaires d'estat tout autrement manie,

Qu'avec syncerité, iustement, loyaument,

La

La force prenant lors à soy le jugement,
 Il ne faut s'estonner, justice pervertie,
 S'en vice la vertu se verra convertie.
 Mais toy *Bonne raison* tu peux dire autrement,
 A mes plaintes donnant un iuste fondement.

B O N N E R A I S O N .

Empire mon Amy je cognoy que tes plainctes
 Veritables en tout, nullement ne sont fainctes:
 Car la raison n'est onc contraire à verité,
 Aussi bonne raison maintient la liberté,
 Et la Religion, l'Estat, & la Iustice,
 En faisant observer par tout bonne police.
 Mais où cela defaut, alors perd la raison,
 Ez coeurs des plus puissans, le lieu de sa maison:
 En fin n'y demeurant qu'opprobre & vilenie
 Qui sont le vray loyer de toute tyrannie:
 Mais celuy qui constant se tient à la vertu,
 (Bien qu'un temps oppressé,) ne peut estre abatu.
 Si telle est maintenant ta dure destinee,
 Qu'il te faut endure r la rage forcenee,
 De tant de tyraneaux n'aye pas pourtant peur,
 Qu'en souffrant tu ne fois à la longue vainqueur.
 „ Nul effort violent n'est de longue duree:
 Tient le pour chose vraye, & pour toute asseuree:
 Encore qu'il n'y ayt ame qui les chassat,
 Et qui d'un zeile fainet ton repos pourchassat,
 Si est ce neantmoins que de Dieu la justice,
 A tes maux te fera finalement propice:
 Sans estre pourfuyvis j l les chassera tous,
 Dessus eux espandant son tresiuste courroux.
 Et comme il de chassa Charle, & toute sa fuytte,
 Ainsi les verras tu de bref tous mis en fuytte:
 Et tes raisons estans fondees en raison,
 Fera que l'exilé reprendra sa maison.
 Endure pour un temps, & porte en patience,

*Nullum vio-
 lentum dis-
 turtum.*

*Dieu punit
 en fin les Ty-
 rans.*

Ce

8.

Ce qu'on te fait souffrir en ta plaine innocence,
Recois-le de la main de Dieu, pour chastiment,
Et revere en cela son divin Jugement:
Te tenant assésuré, qu'estant la verge usée,
Par la flamme du ciel se verrat embrasée.

LA FRANCE.

L'an 1560.

Où la noblesse de France se tacha de despoigner ceux de Guise.

Le Prince de Condé en grand danger.

Le Roy de Navarre n'avoit que le titre de Gouverneur.

Il y aura tantost pres de quarante annees.
Que j'ay de l'Espagnol apperceu les menees:
Mais quand finalement je vins á les sentir,
Las! rien ne me resta qu'un tardif repentir.
Et pour le premier poinct aucuns de ma Noblesse,
Ne pouvans endurer plus long temps la bravessé
Des deux Freres Guisars qui le Roy possedoyent,
Et les Princes du sang de la Court reculoient:
Voulans s'en res sentir, tacherent en Amboise
Se saisir de tous deux: & de là vint la noise,
Qui long temps á duré. Le Prince de Condé,
De tous mes Protestans se trouvant secondé,
Pensant leur faire teste, & se monst rer fidelle
Au Roy, fut de par eux traitté comme rebelle:
Et ne fut le trespas du Roy precipité.
Il eut bien tost apres esté decapité.
Donques ce Roy François second de ceste race,
Par mort ayant quitté á son frere la place:
Les Guisarts cauteleux, tenans le Roy mineur
En leur subietion: n'ayant pour gouverneur
De luy, & de l'Estar, rien que la Reine Mere,
Et de ces deux Guisars tant l'un que l'autre frere,
Le Duc le Cardinal, qui bien subtilement,
Se sceurent acrocher tout le gouvernement,
Donnans le titre seul au bon Roy de Navarre,
Qui leur estoit & l'oeil une poignante escarre:
Pour tant mieux parvenir á leur intention
Prindrent le manteau saint de la Religion,
Sous le quel pretextans leur dessein detestable,

Ilz

Ils prenoient un subiect à mon Peuple agreable,
 Tel, que d'exterminer tous ceux, qui Protestans
 De la Religion, leur furent resistens.

Sur cela l'Espagnol s'en melle, & se prefere,
 Soy disant protecteur de ce Roy, son beaufrere.
 Les Guisars cognoissans que sous un tel apuy,
 Si fort, & si puissant, il n'y auroit celuy,
 Quel noble, & grand qu'il fut, qui leur ozerait nuire,
 Ny à leurs attentats d'un seul mot contredire,
 Prindrent fort volontiers avec luy ce parti.
 Lors fut ce povre Roy du tout assubiecti,
 Luy, & moy tous ensemble, à la rage indomptée
 d'Espagne, & des Guisars, qui m'avoient empietée.

L'un & l'autre myrant à l'oeil ce bel objet,
 De mon estat royal, prindrent mesme subiect
 De la religion, pour laquelle poursuyvre,
 Nul Protestant n'eut plus en la France peu vivre.
 Mais l'un, & l'autre, avoit son dessein tout à part,
 l'Espagnol vouloit tout, les Guisars une part:
 l'Espagnol par argent maintenoit sa pratique,
 Les Guisars ne cherchoient que toute voye inique,
 A' faire despescher tous les Princes du sang
 Tout d'un coup, pour apres se placer en leur reng:
 Et bien facilement venir à bout des freres
 Du Roy, puis du Roy mesme: & en telles alteres
 Donnoient à l'Espagnol espoir d'y parvenir,
 Puis eux par ce moyen grands Princes devenir.

Or la division au Royaume estant mise,
 L'un & l'autre party, restant nud en chemise:
 l'Espagnol aysement par belliqueux effort,
 Eut dompté celuy d'eux qui restoit le plus fort.
 Toutefois le Guisart n'eut pas donnee partie
 Gagnée à l'Espagnol, s'une bonne partie
 Ne luy fut adiugée: & par là mon estat,
 Entre eux fut demeuré en estrange debat:
 Ainsi moy povre France en pieces deschirée,
 Eusse esté de tous deux la friande curée.

Mais

*Premieres
 pratiques du
 Roy d'Espagne
 en France.*

*Ceux de Guise
 se procuroyent
 la ruine des
 Princes du
 sang.*

Mais Dieu que n'a voulu que ces meschâs complots,
 Me ravissent ainsi mon ancien repos,
 Y pourveut autrement: & de puissance plaine,
 Fit que les Protestans les tindrent en alleine:
 L'Espagnol profondant sans proufit son argent,
 Et le Guisart le sang trop prodigalement.
 Car des mes Protestans, & de mes Catholiques
 (Papistes applléz, les autres heretiques
 Huguenots) s'espandoit le sang à tout aller,
 Qu'en maints rudes combats on a veu decouller,
 Ainsi que des torrens: dont de Droeux la rencontre,
 Et de Moncontour, fut mon plus grand malencontre,
 Malheureuse que fus, perdant à chacun coup,
 De mes plus grands Seigneurs, & Noblesse beaucoup.
 Et soit qu'auparavant le Duc perdit la vie,
 De suyvre ses desseins le fils n'eut moindre envie,
 A' cela le poullant son Oncle Cardinal,
 Bourreau des Protestans, cause de tout mon mal:
 Car luy & l'Espagnol avec Monsieur le Pape,
 Leur dresserent depuis vne mauditte attrappe,
 Soubs le manteau couvert d'un mariage saint,
 Où le Roy se monstrant simulé, cault, & fainct,
 Pour mieux les endormir, vsoit de grand' caresse
 Envers mon Admiral, & toute ma noblesse
 Protestante, qu'ayant ainsi que des souris,
 Prinse à la trappe, il fit massacrer en Paris,
 Au jour qui fut depuis, appellé la Journée
 De Saint Bartholomi, qui sera condampnée
 Avec tous ses Autheurs, tant qu'au monde sera
 La foy, & le Soleil la terre esclairera:
 Journée que le ciel onc ne vyd de samblable,
 Tant fut elle cruelle, hydeuse, & effroyable:
 Dont le nom seulement à iamais fera peur,
 Et à tous gens de bien tournerat en horreur:
 D'où, le Jeune Guisart de si triste menée
 Exploiteur principal, d'une audace effrénée,
 Print piet de s'attacher, & de braver le Roy,

*Beaucoup de
noblesse fra-
coise tuee aux
deffaittes de
Ireux & de
Moncontour.*

*Tuë par Ieā
Polnot au
câp d'Orléas.*

*Au massac-
re de Paris
Journée de St.
Bartholomi.*

Si avant qu'il oza presque luy donner loy:
 Tant qu'en continuant contre luy ses bravades,
 Luy dressant dans Paris au nez des barricades,
 Il le fit enfuir sans guerres l'arrester,
 Et pour se conserver, son Louvre luy quitter.
 Lors ce jeune esventé redoublant son audace,
 Oze dedens Paris du Roy prendre la place,
 La ville, le Palais, la Court, & l'Arcenal,
 Qui de tout le Royaume est le vray gouvernal:
 Il saisit la Bastille vñant de preminence,
 Il ouvre les comptoirs du Roy, prend sa finance,
 Il dispose de tout, selon son bon plaisir,
 Si long temps qu'il en a moyen, & le loisir:
 Rien ne luy defailloit que d'avoir la personne
 Du Roy, pour tout á coup luy tollir sa couronne,
 Ce que legerement il eut executé,
 Si, fuyant, le Roy n'eut le peril evitté.

En ses deportemens le Guisart continuë,
 Et pour y parvenir toute pierre remüe:
 Tout á bon escient commence á attenter
 Des moyens, pour ce Roy de tout poinct despoincter:
 Et se met hardiment par importune brigue
 D'aucuns petits vilains, á brasser vne Ligue
 Avec les plus puissans, avec Princes, & Roix,
 Contre mes Protestans, les pensant ceste fois
 Du tout rüer á bas: & puis par leur ruine,
 De France ayant chassé la plus pure doctrine,
 Perverti la Iustice, & corrompu les loix,
 Banni l'honesteté, aux piets foullé droits
 Du Royaume, & sur tout les loix fondamentales:
 En leur lieu batissant d'autres non recevables,
 Le Roy estant bridé, il pensa dedens Blois,
 Aux Estats assabléz (dont il avoit les voix
 A sa devotión) de felonie extreme,
 Periure & desloyal, se saisir du Roy mesme,
 Et le rendre tondu (ainsi que fur jadis
 Chilperic.) Ce pendant ces attentats maudits,

*A la iournee
 des barrica-
 des où le Roy-
 se sauva à la
 fuite vers
 Charries.*

*Comencement
 de la Ligue à
 Nancy.*

*La duc de
 Guise pñsede-
 rechef attrap
 per le Roy
 dedens Blois.*

Et

Et ces desloyautéz, non seulement loüees
 Furent de l'Espagnol, mais du Pape advoces,
 Et soit qu'il pretendit par là ma Royauté,
 Et qu'avec ses supposts il avoit pourietté,
 De se faire mon Roy: l'Espagnol au contraire,
 Ma couronne tachoit en sa famille attraire:
 Et que par la prison du Roy, ou son trespas,
 Tous les Princes du sang par le Guisart mis bas,
 Et tous les Protestans: la plus forte partie,
 Restante, à luy seroit bien tost assubiettie,
 En cas que le Guisart opiniatre fut,
 Et que la Royauté ceder ne luy voulut,
 Comme la chose avoit par eux esté conclüe,
 Et d'accord mutuel, de long temps resoluë.

Mais comme à ces Estats, tous ces complots pervers,
 Furent bien à propos, à mon Roy descouverts:

*Le Duc de
 Guise tué à
 Blois avec le
 Cardinal son
 frere.*

Sagement advisé par soudanie cautelle,
 Il voulut prevenir ce traistre, & ce rebelle
 Couvert & simulé, pour se contregarder,
 Le faisant sans delay iustement poignarder:
 Par où fut ma couronne à mon Roy conservée,
 Sa personne de mort, ou prison, preservée:
 Mais oyons le malheur. Si tost que des Guisars
 Les deux Freres tuéz, en cendres furent ards:

Furent consumés en cendre.

Voila qu'au mesme instant s'esleve un grand tonnerre,
 Vn foudre vehement, & tempeste de guerre,
 Allencontre du Roy, s'apparoissant l'effort
 Des Guisars, beaucoup plus puissant apres leur mort,
 Qu'estans vyfs. Car soudain leur frere de Mayenne.

*Le Duc de
 Mayenne
 veut venger
 la mort de
 ses freres.*

Qui voulut s'en venger: de tous costez moyenne
 Des instrumens vengeurs: il vat viste au recours
 A' l'Espagnol, & puis du Pape il prend secours.
 Il employe les Ducs de Lorraine, & Savoye,
 Et fait que de tous lieux forces on luy envoie:
 Il esmeut, il esveille, & à beau cors & crys,
 Enflammé ces mutins, & badauts de Paris,
 Allencontre du Roy: qu'un chacun abandonne,

Mesme

Mesme il est degradé des Docteurs de Sorbonne:

Et comme si la foy, & la Religion

Chrestienne, deult aller toute en perdition,

Par la mort des Guisarts, le Roy grand Catholique,

Est par tous les Ligueurs tenu pour heretique.

C'est à luy qu'on en veut, & n'y à si petit,

Si poure, & malotru, qui n'en face un recit

Scandaleux en public, & qui n'en parle comme

D'un meurtier, d'un tyrā, & d'un tresmeschant hōme:

Bref de dix mille iniure il se sent attacqué,

Et de propos mordans impunément picqué:

Il laisse les sermons de la race mauditte

Des moines & capharts, de secte Iesuite.

Sur ce mon Roy voulant à tous ces coups parer,

Se resoult, & se vat aux armes preparer:

Il appelle au secours son Beaufrere Navarre,

Il y vient, & de luy peu ou point ne segare,

Puis tous les plus feaux, Huguenots, Protestans,

Y viennent accourir, leurs forces luy prestans.

Me voila derechef toute en sang, toute en flamme,

Et la guerre civile autant qu'onc se renflamme:

Le Ligueurs pratiquans meurtres, assassins,

Des venins, des poisons, & plusieurs attentas

Divers contre moy Roy, en fin trouvent un Moine,

Iacopin endiablé, pour tel massacre idoine,

Qui au pont de Saint Clou, d'un cousteau venimeux

Donne dedans le corps bien avant, iusqu'au creux

Du bas ventre du Roy, & de ce coup le tue,

Le Roy sentant le coup, de mesme s'esvertue,

Retirant ce cousteau, de tuer ce meschant,

Qui là fut massacré tout en un mesme instant.

Mais devant que mourir, le Roy son frere appelle,

Et de ses serviteurs la troupe plus fidelle:

Il le leur recommande, & qu'apres son trespas,

Pour son vray successeur ne le refuzent pas,

Mais que tous pour leur Roy le veulent recognoistre,

Faisans en son endroit leur loyauté paroistre.

B

Snr

*Les Sorboni-
sles excommu-
nient le Roy.*

*Le Roy grand
Catholique
est des siens
appelé here-
tique.*

*Le Roy de
Navarre viēt
au secours du
Roy de Fran-
ce contre la
Ligue.*

*Le Roy de
France tué
par frere Ia-
ques Clemēt
Iacopin.*

*Le Roy de
Navarre luy
succede.*

*Le Roy d'E-
spagne aspi-
re plus que
jamais à la
couronne de
France.*

Sur cela l'Espagnol eut plus qu'onques espoir,
De ma couronne en bref, dessus sa teste voir:
Estimant que ce Roy, qu'il clamoit heretique,
Seroit contraire en tout à la foy catholique,
Et partant inhabile, à pouvoir succeder,
A' son frere, & l'estat de France posseder.
Pource plus que devant il me met tout en trouble,
Et par ses beaux doublons la guerre se redouble:
Car de moy se disant l'unique Protecteur,
En France il ne craignoit aucun competeur.
Les Ligueurs luy avoyent desia la foy juree,
Qui causoit, qu'il tenoit ma couronne assuree:
Et ce qu'auparavant il fit secretement
Long temps, il le fit lors sans crainte ouvertement.
A' celles des Ligueurs furent ses forces ioinctes,
Il n'y avoit celuy qui n'eut les paumes oinctes
De son Catholicon, tout deppendoit de luy,
Des Ligueurs il estoit tout le comble, & l'appuy.
La Ligue à son secours des Pays bas appelle,
Les Walons-espagnols, ils emportent Cappelle
En Tierce, & Cambray, Dourlens, & Chastelet.
Le Cardinal Albert vient apres, qui se met
Devant Calais, (iadis d'Angleterre la porte,
Pour en la France entrer) il la bat, il l'emporte,
Puis Ardres, & Amiens: D'autre part de Castille
Le Conestable accourt, qui (soit que mal habille)
En Bourgogne rodant, fait du pire qu'il peut,
Et contre son bon Roy toute la France esmeut:
D'un autre costé veut cesté Infante d'Espagne,
Quereller le Pays, & Duché de Bretagne,
Que le Duc de Mercoeur gouvernoit à plaisir,
S'ayant de la plus part des villes sceu saisir.
D'aillieurs ce que le moins au monde ie doutoye:
Salusse m'est osté par le Duc de Savoye,
Qu'il detient sans raison, & le veut retenir,
Si mon Roy ne le fait à la raison venir.
Bref ainsi que chacun encontre moy fallie,

*Le Roy d'E-
spagne fait
guerre ouver-
te en France
par la prise
de plusieurs
villes.*

*L'Infante
d'Espagne
querelle la
succession de
la Duché de
Bretagne.*

*Le Duc de
Savoye ravit
le Marquisat
de Salusse à
la France.*

Je me vys de tout sens griefvement assaillie:
 Et sembloit que mon corps par pieces deut aller,
 Et que chacun sa part en vouloit avaller.
 Ce neantmoins mon Roy, de tous Roix l'outrepasse,
 (Qui comme le soleil toute lumiere efface
 Au prys de sa splendeur: ainsi doyvent ceder
 A luy tous autres Roix, & les doit preceder,
 En tout endroit d'honneur, en valeur, & proesse,
 En moderation, en prudence, & sagesse.)
 Ne quittant un seul brein de sa force & vertu,
 Par tant d'empeschements ne fut onc abatu:
 Mais estant espaulé des forces d'Angleterre,
 Et des Pays vnis; leur fit une aspre guerre.

*La Reine &
 les Estats en-
 voyent au se-
 cours du Roy
 de France.*

L'Espagnol cognoissant ce secours redoublé,
 Craignant un plus grand mal, en demeura troublé.
 Car luy venant du Roy la puissance aux oreilles,
 Et qu'il commençoit ia faire de grands merveilles,
 Ayant en peu de temps les villes reconquis,
 Qu'avec les grands despens la Ligue avoit aquis:
 Et mesmes qu'il avoit la Ligue confondüe,
 Qui de ses grands exploits estoit toute esperdüe:
 Que les Ligneurs estoient devenus ses Amis,
 Et de ses Espagnols les mortels ennemis:

*La Ligue con-
 fondüe.*

Tant qu'il n'y restoit plus que ce qu'en ses frontieres
 Avoit esté gagné par les troupes guerriers
 Des Walons-espagnols: & sachant que le Roy,
 La Reine, & les Estats, de mutuelle foy,
 S'estoyent mis tous ensamble en sincere alliance,
 Et qu'entre eux n'y avoit aucune deffiance,
 Mais que pour s'entre-ayder chacun feroit son mieux:

*Le Roy de
 France, la
 Reine d'An-
 gleterre, & les
 Estats vnis
 font alliance
 ensamble.*

L'Espagnol (disie) alors perpl ex & soucieux,
 Se mit hors du cerveau la conqueste de France,
 Et rabaissa beaucoup sa premiere arrogance,
 Craignant que les François, ioincts avec les Estats,
 N'eussent suppedité le reste au Pays bas:
 Et qu'apres tout le monde avoir ainsi broüillé,
 Il seut veu le premier de tout poinct despoüillé.

*Le Roy d'E-
 spagne se de-
 portant de la
 conqueste de
 France, cher-
 che la paix.*

B ij Chercha

Chercha devant mourir une paix asseuree
Qui pour ses deux enfans fut de longue duree.

*L'Espagnol
quitte par la
paix tout ce
qu'il avoit
pris en
France sur
le Roy.*

Mon Roy qui cognoissoit mon miserable estar,
Las aussi d'un si long & penible combat:

Entendant au repos de moy chetifve France

Receut de l'Espagnol suffisante assurance

De ravoit ses Pays, ses villes, & Citez,

Qu'en tant de divers lieux il luy avoit ostéz.

Il accorde une paix, avec laquelle il tache,

De tant de maux, donner à son peuple relache.

*Le Roy ne
quitte pas
pourtant l'a-
mitie d'An-
gleterre ny
des Estats.*

Non qu'il voulsist pourtant quitter ses Alliez

Anglois, & les Estats, ou les ayt oubliéz,

Pour ne les secourir, si l'Espagnol les presse,

Ny qu'a leur grand besoin iamis il les delaisse:

Car il cognoit fort bien que leur adversité,

Troublerit mon repos, & ma prosperité,

Avant qu'il fut long temps: & que d'eux la conqueste,

Viendroît à mon malheur, retomber sur ma teste.

Ce n'est donc sans raison, que mon Roy à cherché,

D'un si grand ennemi de se voir despesché:

Mais par bonne raison, qu'il a voulu remettre

La France en son entier, sans plus avant permettre,

Qu'elle fut deschiree: & la voir au hazard,

Que des Princes voisins chacun y print sa part,

Et sur tout l'Espagnol, ennemy de nature

De tout estat paisible, & de toute droiture:

Qui sans nulle raison, sans droit, sans action

Quelconque, n'a cherché que ma perdition,

Passé plus de cent ans. Si donc par raison bonne,

Le Roy par ceste paix quelque repos me donne,

Si sans guerre, sans frais, & sans rien hazarder,

Son Pays recouvert il peut contregarder,

Et ne veut plus avant son ennemy pour suyvre,

Qu'il veut avec son peuple en paix deormais vivre:

L'en voudrat-on blasmer? dirat-on qu'il eut tort,

Lors qu'avec l'Espagnol il fit si bel accord?

Donques qui de mon Roy pour cela l'honneur touche,

Bonne

Bonne raison tu luy pourras ferrer la bouche.

B O N N E R A I S O N .

France oyant tes raisons, qui est ce qui pourra
Te blasmer, ny ton Roy? qui est ce qui saura
Avec Bonne raison tes raisons contredire?
Qui mesme ne voudroit à tes raisons souscrire?
Raison ayme la paix, & la tranquillité,
Le repos l'affluence, & la prospérité
D'un Royaume, & Pays: De raison est bannie
Toute meschanceté & toute tyrannie.
Si par ceste raison ton Roy à fait la paix,
S'il a chassé de toy de la guerre le fais:
Pour ce, si quelqu'un vient qui autrement dire oze,
Cest moy Bonne Raison qui maintiendray sa cause:
Et contre tout languart, mesdisant, blasonneur,
Qui parler en vouldra, garderay son honneur.

L' E S P A G N E ,

Soit l'Empire puissant, soit la France gentille,
De Rome soit la Court en finesse subtile,
Soyent prudens, resolus, & fages, les Estats
De ces confederez Peuples des Pays bas:
Je veux à tout le monde icy rendre notoire,
Que par dessus eux tous, ie suis digne de gloire:
Et qu'à bonne raison me sera libre & franc,
Entre tous les Chrestiens, d'avoir le premier reng.
Par mes soldats vainqueurs, on à veu l'Italie
Trambler endessous moy, quand aupres de Pavie
Je deffis les François, & fut mon prisonier,
Ce brave & valereux leur Roy François premier.
Depuis par mes soldats que fit venir d'Espagne,
Charles le quint dompta la rebelle Allemagne:
Dont en furent tesmoins les Princes prisoniers,
Le Saxon, & Lantgrave, outre les grands deniers,
Les Canons redoublez, & l'autre artillerie,

*Le Roy François prisonier
de l'Empereur à Pavie.*

*Le Duc de
Saxe, & le
Lantgrave
de Hesse prisoniers de
l'Empereur.*

B iij

Que,

*Les villes Pro-
testantes ran-
connees par
l'Empereur*

Prise de Rome

*Le Pape &
ses Cardi-
naux priso-
niers se ra-
chatent.*

*Paix des av-
ragueuse aux
Francois-*

*Conqueste de
la Golette Tu-
nes & Alger
par l'Empe-
reur.*

*Le Turc
chassé arriere
de Vienne.*

*La conqueste
des Indes oc-
cidentales.*

Que, (pour se rachetter de sa juste furie,)
Les villes ont esté contraintes luy donner,
Lors que petits & grands il faisoit rançonner:
l'Espagnol tout premier print Rome ville sainte
Dont l'Italie fut de grand' frayeur attaincte,
La ville fut par eux pillée par trois jours,
Le Pape ne trouvant en nul endroit secours.
Ce saint Pere & les siens grievement affligez,
Furent en leur Chasteau quelque temps assiegez,
Et n'en sortirent pas, que la rançon payée,
Dont l'armée espagnolle en resta souldoyée.
N'at-ce pas esté moy, qui força les François,
Pour acheter la paix, de recevoir des loix,
Et des conditions, pour eux allés severes,
Tresdesireux de voir la fin de leurs miseres?
Qui est-ce qui a fait redouter l'Empereur
Charles le quint, jadis l'effroy & la terreur
De ce grand globe rond: luy & moy tout ensablé:
Fisimes que l'Vnivers sous ma puissance tramble.
Fut-ce pas l'Espagnol fort habile & léger,
Qui conquist la Golette, avec Tune, & Arger?
Et à Hariaden Corsaire Barberoussé,
Donna robustement vne estrange secoussé,
Lors qu'il le fit fuir, & l'Afrique quitter,
Ne pouvant plus long temps ses efforts supporter?
Et que diray-je plus? ne fût ce pas encore
l'Espagnol, qui dompta le Barbare, & le More?
Fut ce pas l'Espagnol, qui plus que l'Aleman:
Devant Vienne fit teste au Turc Soliman?
Que si on vent compter la conqueste notable,
De ce monde nouveau de l'Inde occidentale,
Mes Espagnols n'ont ils pas esté les premiers,
Qui de l'or du Peru trouverent les greniers?
Et qui ont parcouru d'un indompté courage
Du Peuple Ameriquain le sabloneux rivage,
Et mis desoubz leur ioug leurs Cachiques & Roix;
Les faisant obeyr aux espagnolles loix?

Es

Et soit que d'abordée ils se monstassent braves,
Les ayans surmontez, ils furent leurs esclaves.

Il ne faut pas aussi qu'icy nous oublions,
Qu'ils y firent mourir vingt & deux millions
De ces pauvres Indois, au temps de leurs conquestes.
Se servans du surplus ainsi comme de bestes.

2200000 In-
dois meurtris
par les Espa-
gnols.

N'at-ce pas este moy qui par mes Gallions
Montez de mes soldats fiers plus que des lions,
Ay donne à Selim ceste grand' espouvante,
Quand Dom Jean le deffit au destroit de Lepanthe?
Fut ce pas ce Dom Jean qui rangea ces mutins
Sarasins, & Iüyfs, ou marans Grenadins,
Lors qu'en les abusant par cauteleuse atrape
Fit qu'ils ont reconnu mon Roy & mon St. Pape.

Ne fut-ce pas aussi d'Espagne la valeur,
Qui presque a contraint de Noblesse la fleur
De ces Pays Belgeois? Alvares de Toledé
Duc d'Alve, ne trouvant plus pertinent remede
A les assuiettir, qu'en respandant le sang,
De ceux qui parmy eux tenoyent le premier rang?
Et sous le beau manteau d'ordinaire Justice,
Par les mains des bourreaux mettre au dernier supplice
Le commun, & souvent les milleurs Citoyens,
Auxquels de se sauver defailoyent les moyens:
Pratiquant les gibets, que les feuz, les espees,
Gens bruslez, & pendus, force testes coupees,
Estoyent de toutes parts poursemez par les champs:
Tacha par ce moyen d'extirper ces meschants,
Lutheriens, & Gueux: arrachant ceste infecte
Religion qu'ils ont, & l'heretique secte.

Si bien que ce grand Duc par droit se peut vanter
Qu'il fit ez Pays bas à mort executer

Par les mains des bourreaux, à tout le moins vîgt mille
De ces nouveaux Chrestiens, comme gent inutile,
Perverse, & execrable, que pour exterminer,
Il falloit de tout point deffaire & ruiner.

Et de fait si le Duc ne les eut de la sorte

Le Duc
d'Alve s'est
vanté d'a-
voir fait exe-
cuter au Pays
bas 200000
protejs. ans.

B iij

Pour-

20.

Poursuyvis, l'heresie eut esté la plus forte,
 Et n'eut esté l'ardeur de persecution,
 A' la fin on eut veu que la religion
 Nouvelle, eut supplanté (chose toute certaine)
 Le service divin de l'Eglise Romaine.
 Il faut donc que le Pape, & tous ses Cardinaux
 Confessent, que ie suis cause que tant de maux,
 Ne les ont accabléz, & que par moy l'Eglise,
 Jusqu'ores a gardé sa premiere franchise.
 Et l'Inquisition chez moy n'auroit vigueur,
 Si mon Roy n'eut uzé d'une telle rigueur
 Allendroit des mutins de race Arragonoise,
 Qui dedens Saragosse esmeurent ceste noise:
 Car mon Roy qui s'en dit l'unique Protecteur,
 En cela s'est monstre son vray Libérateur:
 Et si n'eut esté luy, le Pape avec sa suytte,
 Poursuivys par les Gueux, se fussent mis en fuitte,
 Et que n'a pratiqué mon invincible Roy
 Par tout, pour maintenir ceste Papale foy?
 N'a il pas tousiours eu continuelle guerre,
 Allencontre ces Gueux, & contre l'Angleterre:
 Bon Dieu qu'a il frayé? combien luy a cousté,
 Ce grand exploit naval de long temps pourietté,
 Pour reduire l'Anglois, & toute sa contree
 A la religion, qu'ils avoient execree?
 Que n'a-il despendu, pour s'acquiescer les coeurs,
 A' sa devotion, des Guisars, & Ligueurs?
 Pour de France extirper, la secte Huguenotte,
 Et pour faire chanter, les François à la notte?
 Par force ayant contrainct Henri quatriesme, Roy,
 De se venir ranger à la Papale foy.
 C'est donques bien raison pour ce los tant insigne,
 Que par dessus tous Roix, mon Roy se trouve digne,
 Et moy, du premier rang: & qu'avons merité,
 Que par tout l'Vnivers nostre honeur soit chanté.

*Armada na-
vale.*

*Le Roy Hen-
ry 4. a pre-
sent regnant
se fait Ca-
tholique.*

B O N N E R A I S O N .

Hola Espagne, hola, ne courons pas si viste,

Car

Car à ce que j'entens, & qu'ores tu recite,
 Tu veux sans de nuluy censure recevoir,
 De tant de si hauts faits seul la loüange avoir,
 Qui ne t'appartient pas. Car la raison n'acorde,
 Nul honneur, à celuy qui par trop se desborde,
 En ce dont il se vante, & dont la verite,
 Puis apres se descouvre à la posterité:
 Et celuy qui par trop en vantise se plonge,
 Est tenu pour n'avoir usé que de men songe.
 Tu te veux preferer à l'Empire puissant,
 Et que la France soit sous ton ioug flechissant,
 Tu voudrois volontiers presider au conclave
 De Rome: & rendre aussi le Pays bas esclave.

Mais espluchons un peu ces faits tant valeureux
 Dont par raison, plus qu'eux presumer tu te veux.
 Tu dis que ce fut toy qui dompta l'Italie,
 Et que seul, tu deffis les François à Pavie.
 Qui fut ce donc qui eut prisonier ce grand Roy,
 Fut ce pas un Belgeois Fernand de Lannoy?
 Et de quoy ont servy tant de braves gens d'armes
 Italiens, Lands knechts, qui porterent les armes
 Ce jour pour l'Empereur: & le Duc de Bourbon,
 Pourquoi y acquit-il un tant insigne nom?
 Pour les privant d'honneur, t'attribuer la gloire,
 D'une tant memorable & notable victoire?

Tout autant en fut il, contre les Protestans
 Allemans, dont tes gens si fort se vont vantans:
 Et ores qu'ainsi fut, ceste honteuse fuytte,
 Que l'Empereur souffrit, nul honneur ne merite.

Quand Bourbon tout premier alla Rome attaquier,
 Et le Pape & les siens au combat provocquer,
 Luy donnant un assault cruel, à l'escallade,
 (Où il fut abatu de quelque harquebusade:)
 Fut ce pas de Lannoy, avec ses Allemans,
 Lands knechts, qui l'endemain fonsferent tout dedans?
 Si tes gens l'eussent fait, n'aurois du pas de honte,
 De t'en gloriffier, & d'en faire le compte?

*Le Roy Fran-
 çois prisonier
 serendit à
 Don Fernan-
 de de Lannoy.*

Tuy

Toy qui te veux vanter d'estre seule l'apuy
Et le ioustien de Rome: & qu'encore au jourdhuy,
Pour l'agrandir tu mes tout l'Vniuers en trouble,
Et veux plus que iamaïs, que sa force redouble.

Ce n'a pas esté toy qui fit, que le François
Pour la paix acquerir receut des dures loix,
Au Chasteau Cambresis, par ton Roy pourchassée,
Or que la France fut de guerre asses lassée.

*Les Seigneurs
des Pays bas
entre autres
le Prince d'O-
range moyen-
nent la paix
de Cambresis*

Mais c'est aux principaux Seigneurs, & Gouverneurs,
De ces bons Pays bas, qu'en sont deuz les honeurs.

Et quant à ceste belle, & notable conquête,
Dont tu te vantes tant, & meine telle feste,
Contre les Afriquains, pour remettre en son lieu
Vn Roy, qui n'avoit pas cognoissance de Dieu:
Et d'auoir subiugue un voleur, un Corsaire,
De Christ, & de son nom trescruel aduersaire,
Tes gens, ne furent pas seuls qui l'ont dechassé,
Car de l'Empreur estoit le grand Ost amassé
De toutes nations, soldats, hardis, & braves,
Ayant des Pays bas beaucoup de belles Naves.
Et m'estonne comment tu t'oze ainsi vanter,
Et tant impudement c'est honneur racompter,
Comme estant procedé de la vaillance tienne
Seule, que Soliman fut chassé de Vienne:

En quoy tu faicts grand tort aux Princes Allemans,
Que pour plus rexalter en cela tu desinents

Si en t'attribuant la conquête royale,
De ce monde nouveau de l'Inde occidentale,
Tu n'eusse à l'aborder point usé de fureur,
Ny par tout le Pays, commis si grand horreur:
Et par meurtres & sang, des Princes, & Cachiques,
Voire du peuple entier, par voyes tant iniques,
Et barbares sur tout: tu pourrois meritter

*Les Portugo-
lois ont gagné
les Indes orie-
ntales par
douce voye.*

Quelque los, & le pris de l'honneur emporter
Sur le Portugalois, qui l'Inde delectable
D'Orient, ont conquis par pratique amiable,
Et jusques au jourdhuy maintiennent sagement

En

En l'Inde Orientale un doux gouvernement.

Vingt & deux millions en l'Inde occidentale
Ignorans, innocents, de façon desloyale,
Comme bestes meurtris, par toy, & tous les tiens,
Se fussent convertis, & deuenuz Chrestiens,
Si l'on ne les eut pas ainsi voulu destruire,
Mais plustost en la foy de Christ les faire instruire,

Avec nulle raison tu ne te peux vanter,
Ni (comme tu le dis) l'honneur seul t'adapter,
De ceste memorable, & tant belle victoire,
Sur l'Empereur Selim: car il est trop notoire

A' chacun, qu'il y eut plusieurs Italiens
En la flotte, & sur tout, que les Venitiens,
Le Pape, & le grand Duc de Florence la belle
Furent les vrais motifs d'une deffaitte telle.
Bien est vray qu'en après, (ainsi qu'estoit le bruit)
L'Espagnol, sans raison, seul en coeüilla le fruit.

*L'Espagnol
s'attribue seul
l'honneur, & le
prouffit de la
victoire contre
le Turc.*

Et quant aux Grenadins, que l'on faisoit rebelles,
Contre qui l'on usa de facons tant cruelles:
Ne scait on pas assés que les occasions
Estoiént, pour tirer d'eux nombre de millions.

S'a quelque fait cruel on peut donner louange,
S'avec raison on peut faire d'un diable un Ange:
Les Espagnols seront par tant de cruautéz,
Qu'en Belge ils ont fait voir, sur les cieux exaltéz.

Si sous le masque faux d'odinaire Iustice,
Par les maïs des bourreaux, on peut mettre au supplice
Le Commun, & souvent les milleurs citoyens:
Ou bien qu'on les banit despoüillez de tous biens,
Sous ombre qu'on les veut tenir pour heretiques:
Certes bonne raison ces voyes tant iniques
Ne scauroit advoer, ny par oppression,
Voir persecuter ceux de la Religion.

Et que faut il parler de ceux de Saragoze?
Leur traictement cruel racompter presque on n'oze
Quand pour vouloir garder leurs droits & libertéz,
Ils furent de ton Roy si durement traitez.

*Ceux de Sa-
ragoze perse-
cutéz pour
leurs princi-
pes.*

Cueille

Quelle raison, quel droit, quelle iuste querelle
 Pouvoit avoir ton Roy, quand par guerre mortelle,
 Il emprint cest exploit de long temps pourietté,
 Contre le Peuple Anglois, qui tant luy a cousté?
 Qui le mouvoit aussi par importune brigue,
 D'en la France nourrir ceste mauditte Ligue?
 Quel prouffit en eut il d'avoir fait que le Roy,
 Pour garder son Estat, embrassa l'autre loy?

S'en tant de ces hauts faicts, dont si fort tu te vante,
 La raison se trouvoit, tant peu soit apparente,
 Je ne te voudrois pas, Espagne, oster l'honneur,
 Qu'y pourrois meriter, n'envyer ton bon heur.
 Mais en t'attribuant à tort d'autrui la gloire,
 Que tu veux engraver au temple de memoire:
 Tenant à grand honneur d'avoir par cruauté
 Fait, tout ce que tu peux onc avoir attenté,
 Contre les Indiens, La France, l'Angleterre
 Grenade, & Pays bas, par execrable guerre:
 Bonne raison ne peut en cela te loüer,
 Et ta presomption encor' moins advoer.

UNION DES PAYS BAS.

*Au temps des
 vieux Prin-
 ces pacifi-
 ques ces Pays
 fleurissoient.*

Lors que par-ci-devant ces Beligues Provinces
 N'avoient pour gouverneurs que debonaires Princes,
 Naturels du Pays, qui rien moins n'affecoyent
 Qu'a grever leurs voisins: qui tousiours l'oeil iettoyēt
 Sur un gouvernement droit, iuste, & equitable,
 De leurs propres suiects: & d'un maintien affable,
 Et parler gracieux, sçavoient entretenir
 Tant grands comme petits: & par là retenir
 Les machinations, les emprises traistreuses,
 Les conspirations, menees malheureuses,
 Contre eux, & leur Estat. Ne sachans que c'estoit
 D'envie, de rancœur, ny de ce qui portoit
 Domage à leurs voisins, que par bonne concorde,
 En paix ils maintenoient: faisans misericorde

Aux

Aux simples delinquans, punissans grieusement,
 Ceux quy de fait d'avis u'soyent desloyalement.
 Ne sachans que c'estoit d'impolt, ny de gabelle,
 De tailles, de recrois, ny d'autre charge telle,
 Sur leur Peuple loyal: mais qui se contentans
 Du leur, n'aloient à nuls leur oreille prestans,
 Qui tant soit peu, vouloient surcharger la commune:
 Bannissans de leur court toute langue importune.
 Et qui d'un zele pur, en leur simplicité,
 N'obmettoient rien qui fut au cult de pieté.
 On ne parloit alors de guerres ny batailles,
 Contre ses plus prochains: n'au milieu des entrailles
 Du Pays, on n'oyoit le tabourin sonner,
 Trompettes, ny clairons, ny places cannonner.
 Le simple labourier gouvernoit sa charüe:
 Le marchand trafiquant allort parmi la rüe,
 Par bois, champs, monts, & vaux en pays estranger,
 Sa bourse dans la main, sans crainte de danger.
 Et n'y avoit ny bourg, ny village, ny ville,
 Qui ne fut plaine alors d'affluence tranquille.

Mais depuis qu'une fois par pure ambition,
 Il y eut des Seigneurs d'estrange Nation,
 Qui jamais rassais, n'ont tache que par guerre,
 Des voisins engloutir le domaine & la terre:
 Et pour y parvenir leur peuple tant foulé,
 Qu'il & est demeuré tout pource, & desolé.
 Puis quand ils ont cherché per loingtaine alliance
 D'augmenter leur Estat: & que la perulance
 Des nouveaux alliéz, voulut tout gouverner,
 Et sur tous ces Pays par force dominer.

Lors ces bons Pays bas tournez & decadence,
 Ont de biens & d'honneur, perdu la preference,
 Contre tous leurs voisins, s'en allants decliner
 En richesse, & depuis leur bon heur terminer.
 Ce qu'on vyd tout premier quād l'Archiduc d'Austrice
 Pour femme, eut l'heritiere unique, belle, & riche.
 De Bourgongne. Et depuis quand leur seul heritier,

Philippe,

*Quād l'Ar-
 chiduc Phi-
 lippe espousa
 la fille du
 Roy de Ca-
 stille.*

*Maximilien
 qui espou-
 sa la fille du
 Duc Charles
 de Bourgogne*

Philippe, vint succeder à ce Pays entier,
 (Sans peser si c'estoit un mariage vtile
 A' son Peuple) espousa la fille de Castille.
 Mariage qui tant au Pays a cousté,
 Que presque il en perdit toute sa liberté.
 Car Philippe par sa femme estant fait Roy d'Espagne
 (Qui tous autres Pays au pris d'elle desdagne)
 Charles son fils aîné eut seul ces Pays bas,
 (Esquels les Espagnols ont fait tant de débats)
 Pour partage, en cela successeur de son Pere,
 Et de l'Espagne avec, du costé de sa Mere.

De la Ger-
 manie de
 Boheme,
 Hongrie,
 Croacie
 Dalmatie.

Son frere Ferdinand Prince plus moderé,
 De plusieurs beaux Estats en l'Empire honoré,
 Fut Archiduc, & Duc, Prince, Seigneur, & Comte,
 Puis les cinq Royautez obtint en fin de compte.
 Charles estant cree des Romains Empereur,
 De France, d'Allemagne, & du Turc la terreur,
 Fit, pour les Allemans reduire en sa puissance,
 Et pour faire la guerre, à François Roy de France,
 Venir aux Pays bas, d'Espagne à grand foison,
 Des soldats Espagnols, flambeaux de sa maison.

l'Empereur
 Charles fut
 le premier qui
 fit venir les
 Espagnols au
 Pays bas &
 en Allema-
 gne.

Car depuis qu'on les vyd dans ce Pays descendre,
 Et qu'ils se sont par tout sceu fourrer, & espandre,
 Cherchans les premiers reings, & les gouvernemens
 Principaux, & d'avoir les plus grands manimens:
 Mesprisans les Seigneurs, & toute la noblesse
 Du Pays, exerceans une extreme rudesse
 Sur le peuple par tout: on n'a jamais depuis,
 Jouy, ny esprouvé ce repos tant exquis,
 Qu'il y souloit avoir, au temps des premiers Princes:
 Depuis lors n'ont esté ces Belghiques Provinces,
 Que retraictes & nyds, de tant de laronneaux,
 Espagnols estrangers, cause de tant de maux,
 Que iusques au jourdhuy le Pays bas endure,
 Dont la plus part demeure en servitude dure.

Ces pays flo-
 rissans sont
 devenus nyds
 de larens.

Et fuisse peu de cas que leur ambition,
 Eusse sur corps & biens la domination,

S'ils

S'ils n'eussent quant & quant forcé la conscience
Des pources habitans, desquels la patience
Par trop grevée, en fin s'est tournée en fureur.

Car l'Empereur usant d'une extreme rigueur,
Contre ceux qui nourris de Christ dedens l'escole,
Faisoyent profession de sa sainte parolle,
Par l'enhort & conseil de l'Inquisition
D'Espagne, decerna grefve punition
Contre ceux, qui faisans confession plainiere
De Christ, refuseroient en aucune maniere,
D'approuver la doctrine, & les traditions
Du Pape, & rejectoyent ses superstitions.
Dont on en vyd par tout tant de feuz, tant d'espees
Mis en besogne, & tant de maisons dissipées:
Aymans les pources gens mieux tout abandonner,
Qu'à ces impietéz se vouloir adonner.
Durant ceste rigueur de brusler, frire, pendre,
Decapiter, noyer, sans à mercy entendre,
De confisquer les biens, des femmes, & enfans,
Des povres massacrez, exiléz, ou absens.

On vyd finalement plusieurs de la Noblesse
En l'an soixante & six, las de telle rudesse,
Prenans des affligéz commiseration,
Craignans aussi qu'en fin la persecution
Ne retombat sur eux: apres union faite
Entre eux, par compromis, presenterent requeste
Tres humble au Roy leur Prince: y desduisât les maux,
Qui de ce sien conseil, traistre, maudir, & faux
De l'Inquisition, & de ses dependences,
Par tous les Pays bas monstroyent grand's apparences.
Comme l'erection de beaucoup d'Eveschéz
Nouvelles, qui rendit plusieurs bien empeschéz,
Mesmes aucuns Abbez: ausquels contre droiture
Des Canons, on vouloit oster la prelatrice,
Pryans tres humblement pour ces maux evitter,
Que sa bonté voulut ses edicts retracter.

Mais ceste remonstrance en delays estant mise,

*L'Empereur
decerne les
premiers
placcarts sa-
guinaires
contre la re-
ligion.*

*Les Nobles
font un com-
promis contre
la rigueur des
Placcarts.*

*Presentent
requeste.*

*Nouvelles
Eveschez en
Pays bas.*

Le

*La requeste
rejettee.*

*Les Comtes
de Horne &
d'Egmond &
le Barron de
Montigni exe-
cutez le Mar-
quis de Ber-
ghe empoi-
sonne.*

*Le Ducesse de
Parme abuse
les nobles &
les desloinst.*

*La Duchesse
par sa re-
traite quitte
le gouverne-
ment au Duc
d'Alve.*

*Superbe effigie
du Duc d'Al-
ve.*

Le Peuple quy voyoit, que contre sa franchise,
Privileges, & droicts, on vouloit le grever,
Commence peu à peu soy mesme à s'eslever.
Et iacoit que fondee en droit fut la priere,
Que le Roy ne devoit avoir mise en arriere:
Au contraire par là il print occasion,
De les inculper tous de perduellion:
Pour ce fait les voulant poursuyvre, à toute outrance,
Et par la mort des grands chastier ceste offence.
Dont les Comtes d'Egmond, & Hornes sont tesmoins,
De Berghe & Montigni, & encor pour le moins,
Cent Nobles du Pays: puis environ vingt mille,
De toutes qualitez, tant aux champs, qu'à la ville,
Crucellement meurtris, pour la religion,
Dont ils faisoient par foy vraye profession.

Ce que premierement la Ducesse de Parme
Entreprint, quand contre eux elle se mit & arme:
Et fit tant, qu'il sambloit, que le trouble esleve
Estainct, le peuple plus ne se verroit greve
De l'inquisition. Mais elle par finesse,

Rompant le sainct lien de l'unie Noblesse,
Reprint des durs placcards les premiers erremens,
Aux Evesques nouveaux mettant les fondemens.

Puis au duc d'Alve ayant quitte ceste partie,
Elle de ces Pays du tout estant sortie:

Ce Duc suyvant son ordre & sa commission,
Par tout le Pays bas mit l'Inquisition:

Qui des meurtres susdicts, trescruel exploitteur,
Fut du mal general le tyrannique autheur,
Et, pour (ce disoit il) mie ux dompter les rebelles,
Bastit en plusieurs lieux des fortes citadelles:

Puis se vantant d'avoir conquis le Pays bas,
Le volle de ses droicts, supprime ses Estats:

Ayant (comme vainqueur,) son trophée dressé
Dans le chasteau d'Anvers, où le peuple oppressé,
Les Princes & Seigneurs de sous ses pieds il fouille:
Et afin que tant plus son avarice il seüle,

A' la

A' la facon des Roix, par force ayans conquis
 Quelque nouvel Estat, il a voulu depuis
 Aux Pays imposer, sur tous fonds, des centiesmes,
 Sur tous biens à detail, dixiesmes, & vingtiesmes:
 Et contre l'ancien, & publique repos,
 Mettre sus des nouveaux peages, & imposts:
 Bref il voulut par tout vser de tyrannie,
 Que toute pieté du Pays fut bannie,
 Et qu'en son lieu regna l'horrible cruauté,
 L'avarice, l'orgueil, & la desloyauté.

*Le Duc met
 sus des dures
 impositions.*

Tandis qu'il est ainsi (luy sembloit) à son ayse,
 Que nulle part n'y a chose qui luy desplaïse,
 Sinon des Brussellois la resolution,
 Ne se voulans submittre à l'imposition,
 Du dixiesme & vingtiesme: & que ia les sentences
 Chantoyent, d'en attacher plusieurs à des potences.
 Voicy, qu'au mesme soir, (dont il fut esperdu)
 La nouvelle luy vient, comme il avoit perdu,
 L'Isle, & ville de Bryel, du Comte de la Marche
 Surprise: ce entendant, soudain il se desmarche
 De ce cruel dessein, quittant les Brussellois,
 Qui depuis n'ont este suiects à telles loix.

*Brusselles
 s'oppose à ses
 impositions.*

*Le Bryel sur-
 prins par le
 Sr. de Lumey.*

Après ceste surprinse il envoya mettre ordre,
 Que Flissinghe ne peut d'Espagne se desmordre:
 Mais non obstant tout ordre, & quel devoir qu'il fit,
 La pensant amuser, le desordre s'y mit,
 Ne voulans les bourgeois se laisser decevoir,
 Ny nuls de ses soldats, admettre, ny avoir
 Chez eux en granison: se mettans en franchise,
 Que depuis lors ils ont (iusques ores) aquisse.
 Autant en fit Enchuise, & Horne tost apres:
 Puis tous les Hollandois, qui par message expres,
 Avec les Zeelandois, appellerent le Prince
 D'Orange, pour garder l'une & l'autre Province,
 Dont paravant le trouble il estoit gouverneur,
 Le cognoissant vaillant, sage, & prudent Seigneur.

*Flissinghe se
 met en liberté*

*Enchuysen &
 Horne.
 Les Estats de
 Hollande &
 Zeelande ap-
 pellent le
 Prince d'O-
 range.*

Il y vient, il advise à ce qui est de faire.

C

Emprenant

Emprenant d'un coeur gay un si pesant affaire.

*Le Duc d'Al-
ve perplex.*

D'Alve le grand Tyran, maugreant de despit
De si soudains affronts, n'a heure de respit.

*Secours venu
aux Estats.*

Le Prince fait venir des forces estrangeres
Au secours des Estats, qui promptes & legeres,
De France, & d'Angleterre, y viennent acourir,
Escossois, Allemans, prometans secourir

Ce Prince, & les Pays de Hollande & Zeelande,
Encor que leur puissance alors ne fut pas grande:
Mais d'un tel Prince l'heur, & la dexterité,
Jusqu'ore à maintenu des deux la liberté.

*Cruauté du
Duc d'Alve.*

S'il nous faloit compter combien cruelle guerre,
S'est faicte & praticquée en l'une & l'autre terre:

Quels actes inhumains l'Espagnol y commit,

Que de fait advisé le Duc d'Alve permit:

Quels sacs, quels bruslemens, quelle estrange furie,

Quels, rapt, violemens, & quelle barbarie:

Nous n'aurions iamaïs fait, plustost en cest endroit

Descrire les youlant, la plume defaudroit.

Bien este vray que ce Duc par furieuse audace,

Par battre & assaillir, y forca mainte place:

Mais quand il eut tout fait, sans beaucoup avancer

*Le Duc d'Al-
ve ayant tout
gasté, se fait
rapeller des
Pays bas.*

Par cruauté, c'estoit tout à recommencer.

S'estant fait rapeller, chargé, de riche proye,

Reprenant, sans honte, des Espagnes la voye,

Luy & son fils, laissant ces Pays embrouillez,

(Du poure sang humain tous moittes, & souillez:)

*Le Coman-
mandeur de
Castille succe-
de au Duc
d'Alve.*

Vint le grand Commandeur du Pays de Castille,

Commander en son lieu: mais luy trop mal habille,

Pour si pesant fardeau, sans gueres exploicter,

Se vid en peu de temps par la peste emporter.

*Ment de la
peste, Dom
Ioan luy suc-
cede.*

Après luy vint Dom Ian de la maison d'Austrice,

Bastard de l'Empereur: qu'on estimoit propice

A son advenement, pour maintenir en paix

*Disimulation
de Dom Ioan
desconvertés.*

Ces Pays, leur ostant de la guerre le fais.

Mais en dissimulant sous la peau regnardine

Il y cachoit un coeur, & façon leonine

Tachant

Tachant couvertement par finesse tromper
 Les Estats endormis: pour mieux les attrapper,
 Proposant mainte paix, faisant de belles offres,
 Aux petits & aux grands, en prodiguant les coffres,
 Et tresors de son Roy. Mais quand il eut tout fait,
 Et qu'il n'y eut secret si grand, ny double trait,
 Qui ne fut desouvert: se tournans en fumee
 Tous ses desseins, sortis d'une ame envenimee:
 Soit que le grand despit, la haine, & la ranceur,
 Qu'il portoit au Pays luy fit crever le coeur,
 Ou par quelque accident, ou par figue infernale,
 En fin sortit du corps son ame desloyale.

*Ses desseins
 tourne en
 fumee.*

Sa mort.

Alexandre Parmois vint à luy succeder,
 Que ses predecesseurs on a veu exceder
 En tous faicts vertueux, en toute gentillesse,
 En douceur, en rondeur, en ferme foy, proüesse,
 Vigilance, valeur, & en dexterité,
 N'ayant rien en horreur plus que la cruauté.
 Celuy-là gouverna par beaucoup plus d'annees
 Que nul autre: & de luy furent mieux gouvernees
 Les Provinces ayans quitté nostre union,
 Par elles pensant bien causer division,
 Entre nous, & par là, pour servir à son Prince,
 Tacha tromper aussi la Barave Province,
 Avec la Mariaque: dont nulle ne prestoit
 L'oreille à fausse paix, mais constamment restoit
 Encor en union, contre la tyrannie
 Espagnolle, où elle est iusques ores bannie.

*Le Duc de
 Parme succe-
 de à Dom loz*

*A la paix
 pourietee en
 Cologne l'an
 1579.*

Ce qu'ayans mes Estats desouvert clerement,
 Sans à paix simulee entendre nullement:
 Ayans plus que iamais renforcé l'alliance,
 Faite avec les Pays de proche voisinance:
 Et voyans que le Roy, iamais ne cesseroit
 De les persequer: & tousiours tacheroit
 Par or, & par argent, par finesse, & pratique,
 (Leur retrenchant tout court d'Espagne le traficque)
 A les faire desioindre, & rompre l'union

*Nouvelle alli-
 ance des E-
 stats, ditte
 l'Union d'Ut-
 recht.*

C ij

Ratiffiee

*Les Estats
resoluz de se
maintenir co-
tre l'Espagnol*

Ratiffiée entre eux: sous ferme opinion
Qu'il leur seroit tousiours de tout point implacable,
Et qu'elque paix qu'on fit, ne seroit pas durable:
Resolurent en fin d'un indomptable coeur,
(Reiectans en arriere, & la doute & la peur,
Qu'on leur eut peu prescher, de sa force & puissance)
De se garder eux mesme, & par iuste deffence,
Repouiller les efforts, tant du Roy que des siens,
Assistéz seulement de leurs petits moyens:
S'asseurans fermement que le Dieu des armées
Qui tant de fois reduit les forces en fumées
De l'Espagnol cruel: seroit tousiours celuy
Duquel ils recevroient leur secours & apuy.

*Les Estats de-
clarer le Roy
d'Espagne de-
cheu des ces
Provinces.*

Et meuz pour les raisons des cruautéz passées
Par luy, & par ses gens, sur eux tant exercees:
Retrenchans tout espoir d'en luy plus se fyer,
Sans vouloir à iamais se reconcilier:
Ven que iadis la foy si saintement iuree,
Leur fut par tant de fois enfrainte, & pariuree.
Et que tous ses sermens ne servoyent que d'apas,
Ne les voulans plus croire, & ne le craignant pas:
Decheu de tous ses droicts en fin le declairerent,

*Declaré enne-
mi juré de la
Patrie.*

Et comme un ennemi iuré le proclamerent,
Indigne d'y tenir plus nulle seigneurie,
Ny domination. Lors l'Estat s'approprie,
En l'ayant abiuré, la souveraineté,
Et sur tous mes Pays l'entiere auctorité:

*Les Estats
appellent de
Duc d'Anjou.*

Qui pour se conserver de l'Espagnolle rage,
Appellent à secours, ce Duc de grand courage
d'Anjou & d'Alencon, Frere unique du Roy
De France, qui les vient ayder, en grand arroy
De Princes & Seigneurs, d'argent, & de gens d'armes.
Qui pour un temps refraint d'Espagne les vacarmes.
Et comme il n'estoit pas sans plus haut aspirer,
Aux Estats il donna moyen de respirer.

Depuis plus que iamais se renflamma la guerre
Le Roy tous ses efforts sur les Estats desferre

Il cherche tous moyens, mais à peu de prouffit:
 Et le plus meschant traict qu'en tout son regne il fit,
 Il invoque Cerbere, & d'enfer les Furies,
 (Dont les sources au mal onc ne furent taries)
 Thifiphone, Megere, & la fiere Alec-ton
 Il ravit des enfers, malgré qu'en ayt Pluton:
 Elles luy vont prestant d'une rage despit
 Le meurtre, & l'assassin, Cerbere l'aconite:
 Voire sil y eut eu moyen plus violent,
 Qui sceut faire mourir ce bon Prince excellent
 D'Orange, & son conseil, il n'y eut pas fait faute,
 Le Duc ayant failli une entreprise haute
 Sur la ville d'Anvers, en France retiré,
 Et le Prince chez nous Gouverneur demeuré
 Seul avec les Estats: l'Espagnol s'esvertue
 De trouver un meurtrier, qui ce bon Prince tue.
 A la cinquiesme fois le fait luy succeda,
 Par lequel dedens Delf le Prince deceda.
 l'Espagnol pensoit lors avoir gagné partie,
 Et des Estats la force estre toute amortie:
 Les ayant (luy sambloit) par ce triste meschef,
 Entierement privéz de Conseil, & de Chef:
 Et que par là seroit le Pays tout en trouble,
 Mais bien tout à rebours: Car aux Estats redouble
 La force & le courage, à mieux s'entretenir,
 Et sur leur deffensive en droict se maintenir:
 Ils se tiennent recors quelle fut la constance
 La vertu, la valeur, le sens, la prevoiance
 Du feu Prince Orangeois, & sa fidelité,
 Qui iusques à sa mort avoit tant merité
 Envers eux & l'Estat. Combien que la jeunesse
 Et l'inexperience, avec le peu d'adresse
 Du fils, Prince Maurice, encor ieune escolier,
 Ne fut bastante asses pour à ce l'emplier:
 Si est ce neantmoins que sous bonne esperance,
 Qu'avec ses ans pourroit croistre aussi la science,
 Et la dexterite, ils le prindrent deslors,

Le Roy d'E-
 spagne prof-
 crit & mar-
 chande pour
 faire tuer le
 Prince d'O-
 range.

Appellee la
 folie des Frā-
 çois le 17 de
 Janvier, 1583.

Le Prince
 d'Orange tué

Les Estats re-
 coivēt le Prin-
 ce Maurice en
 la place de son
 Pere.

C iij

Pour

Pour Chef & Gouverneur, & le tirans dehors
 Du Collège, l'ont fait General Capitaine,
 A' quoy leur esperance en rien ne resta vaine:
 Car iusqu'à maintenant tel il fust maintenu
 Qu'il peut dire à bon droit *Voila il suis venu,*
I'ay veu, & i'ay vaincu, de main victorieuse,
Qui rendrat à iamais ma race glorieuse.

VENI. VI.
 DI. VICI.

Les Estatz re-
 cherchent se-
 cours en An-
 gleterre.

Et comme mon Estat n'avoit moyen, assez,
 Pour tenir à iamais du Pays expulsé.
 Ces soldats estrangers: Les Estats à grand erre,
 Envoyent requerrir la Roine d'Angleterre,
 A leur secours: qui sceut de combien luy touchoit,
 Si l'Espagnol vainqueur ses hables approchoit,
 Ainsi qu'il machinoit, & dont elle avoit doute:
 Les ayant escoutéz, leurs offres ne reboute,
 Mais couragement prend leur affaire main,
 Pour brider les efforts de l'Ibere inhumain,

Le Comte de
 Leycestre Li-
 eutenat de la
 Roine à la
 protection des
 Pays bas.

Elle envoie Millord Robert Comte en Leycestre,
 Pour leur grand Capitaine, & son Lieutenant estre.
 Il y vient, & de fait, si tost qu'il fut venu,
 Par tout il est receu, & pour tel reconnu:

Les Estats ce pendant tousiours pousséz d'un zele:
 Vers le sang de Nassau, ayans en curatelle
 Ce ieune Prince, avoyent sur luy l'oeil arresté,
 Luy reservans le lieu, de long temps appresté
 A' ce gouvernement, si tost que print retraite:

Le Comte de
 Leycestre se
 retira devant
 la deffaitte de
 l'Armée Es-
 pagnolle.

Le Gouverneur Anglois: (par avant la deffaitte
 De ceste grande Armée Espagnolle, venant
 Assaillir l'Angleterre:) & iusqu'à maintenant
 Le maintient en sa fleur, d'une prudence grande
 Conservant tout par un la Hollande, & Zeelande,

Les Espa-
 gnols attrap-
 pés au fort
 devant Ber-
 ghe, le Prince
 de Parme leve
 son camp.

Et les autres Pays de leur ferme vnion,
 Qu'en iceux il n'y ayt nulle confusion.
 Puis aussi tost que fut ceste flotte espagnolle
 (Qu'invincible on cryoit), par les sergents, d'Eole
 Esparse & mise en fond: le Parmois irrité,
 Devant Bergh-sur-le soom son camp, ayant planté,

Ce

Ce Prince le forcat (l'Espagnol prins au piege
 En un fort tout ioignant) de deloger son siege.
 Et comme tost apres les soldats mutinez,
 De St. Gheertruydenberg, se füssent, non donnéz
 Mais à deniers comptans, (pour trop chere denree)
 Vendus eux & la ville, à servir de curee
 Au soldat Espagnol: depuis fut mon Estat
 Diversement foullé. Maurice qui rabat
 Les coups de l'ennemi, par plusieurs entreprises
 Par assauts, par accords, & par fines surprises,
 Se fait en peu de temps, maistre de plusieurs lieux.
 L'Espagnol qui pensoit guerroyer beaucoup mieux
 Et plus heureusement qu'icy, dedens la France,
 Dont la couronne estoit pendante à la balance,
 A l'instinct des Ligueurs, & du Roy Espagnol
 Qui par or, & argent, par fraudés, & par dol,
 La pensoit emporter, ou donner à sa fille,
 Perdit ce temps pendant maint fort, maint belle ville,
 Et jouïssoit alors mon Estat d'un repos
 Ademy assuré, Maurice à tous propos,
 Agassant l'Espagnol. Tant que le Duc de Parme
 Ayant long temps tenu les François en alarme,
 (Mais à peu de profit,) de France retourné,
 En Arras, y ayant quelque peu séjourné,
 Mourut au grand regret de sa gendarmerie,
 Restante, (la plus part en France estant perie)
 Auquel vint l'Archiduc Erneste à succeder,
 Lequel d'un autre pied y voulant proceder,
 Affavoir par moyens traictables, & paisibles,
 Chercha diligemment toutes voyes possibles,
 Pour, offrant aux Estats quelque traitte de paix,
 En general oster aux Pays bas, le fais
 De la guerre, à ces fins envoyant ambassades:
 Mais les Estats aprins de toutes ces boutades
 Soudaines, ne tendans que pour les decevoir,
 Nulles conditions n'ont voullu recevoir.
 Avec ce que tandis on descouvre qu'un prestre,

Geertruyden-
 berghe vendue
 au Prince de
 Parme.

Vingt villes
 sans les forts
 & chasteaux
 prises, & ren-
 dues.

L'Espagnol
 envoie cōque-
 ster la France.

Mort du Duc
 de Parme.

Archiduc
 Ernest Gouver-
 neur.

C iij

Avoit

Avoit á l'Archiduc promis, le meurtier estre
Du Prince de Nassau. Mais tost apres le sort
Fatal, ayant ravi par les traicts de la mort,
Cest Archiduc Ernest: vint arriver son Frere

*Le Cardinal
succede à son
frere Erneste.*

Le Cardinal Albert, qui devoit la misere
Du Pays amortir, ou plustost l'augmenter:
Car la paix luy manquant, il le pensoit domter,

*Le Cardinal
Albert se va-
soit de faire
la guerre d'u-
ne autre fa-
çon, que les pre-
cedens Gou-
verneurs,*

(Ainsi qu'il se vantoit) tout d'une autre maniere,
Que ses Predecesseurs, & par force guerriere,
Ayant la Picardie à son commandement,
Il pensoit mes Estats vaincre facilement.
Avec ce qu'il avoit desia sur la Frontiere
Cambrai, & Chastelet, Dourlens, & plus arriere

*Plusieurs vil-
les tenues par
l'Espagnol en
France.*

La Fere: il prend Calais, Ardres, & Amiens,
Dont la derniere il eut par subriles moyens:
Puis voulant esprouver quelle estoit la puissance
Des Estats, delaisant la Frontiere de France,

*La ville de
Hulst consta
beaucoup
d'hommes.*

En Flandres devant Hulst son camp il vat planter,
Et de ce costé là, les Estats affronter:
Qu'en fin apres avoir perdu cinq ou six mille
De ses meilleurs soldats: ceste petite ville
En poudre foudroyee, eut de luy tel accord,
Que de l'avoir rendie, on n'eut sceu donner tort.
Aux Gouverneurs & Chefs, ny à leurs Capitaines,
Sortans, & tous leurs gens avec les armes plaines.

*Victoire du
Prince Mau-
rice à Thurn-
hout.*

Mais pour s'en revenger, Maurice ayant cognu,
Qu'un Comte de Varax, estoit ia par venu
Jusqu'au bourg de Thurnhout, avecques son armee:
Assamble en un moment une troupe animee
De ses braves soldats, & marche pour tenter,
S'en ce bourg il n'eut sceu l'Espagnol affronter.
Le Comte le sachant estre en plaine campagne,
Deslogeant, pour fuyr, bien viste au pied le gagne.
Maurice en approchant, voyant comment il fuyt,
Court à bride avallee, bravement le poursuyt,
Le rattaint, le defait, & le met tout en route:
Le Comte y est tué, l'armee y est dissoute:

Et

Et furent presques tous ou morts, on prisoniers,
Qui n'en sont eschappez, qu'a force de deniers.

Le Cradinal depuis n'eut presques plus d'alleine,
Il reste casanier, fulement il rend peine,
Pour avec les François se reconcilier,
Et par un bon accord avec eux se lier:
S'asseurant qu'en rendant au Roy toute sa terre
Occuppee, & n'ayant en France plus de guerre,
Ny nul autre ennemy, que les Estats vnis,
Qu'il esperoit de voir en bref temps deffurnis
De forces & moyens: il auroit la puissiance
A' les faire venir sous son obeissance.

La paix faitte & concliue aveques les François,
Qu'il obtint (toute fois non sans des dures loix)
Avec tous ses efforts il en voye en campagne
L'Amirant d'Arragon, Berck sur les Estats gagne,
Puis apres Deurecom: mais sans plus avancer
Ayant fait son armee en Westphale passer,
Il laisse les Estats en paix, & fait la guerre
Tref hideuse & cruelle, en une amie terre:
Il y prend mainte ville, il ravit, il destruit,
Il moissonne part tout, il receuille le fruit
Qui ne luy appartient: Dont appert par les plaintes,
Qu'en a fait cy devant l'Empire, non pas faintes,
Mais vrayes de tout poinct. Or devant que cecy
Parmy le Pays bas se demenat ainsi,
Iusqu'au temps de la paix, avec la France acquise:
L'Espagnol (qui tousiours en ses faicts se desguise,
Et se tient simulé,) employa l'Empereur,
Et le Roy Polonois, pensant bien faire peur
A' mes Estats unis, si trop les reiettoyent,
Et ses conditions, & offres n'acceptoyent.
Mais aux Ambassadeurs telle fut la responce,
Qu'on lit paroistre asses, que de ceste semonce,
Les Estats n'ont esté aucunement troublez,
Et moins furent leurs coeurs par menace escroulléz,
Ains du tout resolus, d'une constance extreme:

*Le Cardinal
fait paix
avec le Roy de
France.*

*Il faut des-
gorger tout ce-
q; l'Espagnol
avoit englouti
en France.*

*L'Admirant
d'Arragon
fait guerre
aux amis.*

*Ambassa-
deurs vers les
Estats pour la
paix.*

*Constance
des Estats.*

C v

Ils

Ils se sont demonstrez estre tousiours de mesme:
Sans à nulle menace, & sans à nul parler
Allechant, se vouloir oncques laisser aller.

*L'Infante d'E-
spagne ma-
rie au Car-
dinal Albert.*

Ce pendant l'Espagnol donne sa fille Infante
Au Cardinal Albert: lequel sous ceste attente,
S'estoit fait paravant descardinaliser:
Qui pour son mariage à droit solemniser,
Par le Pape Clement, s'en vat en Itallie:
Où selon les traitéz avec elle il fallie:
Et pour, suyvnt les loix, les nopces consumer,
Pour aller en Espagne il se met à la mer:
Laisant au Pays bas, pour y tenir sa place

*Le Cardinal
Andre d'An-
drice Gouver-
neur, l'Ami-
ral d'Arrago
General de
l'armee.*

Le Cardinal Andre, yssu de mesme race,
Avec cest Admirant trescruel d'Arragon,
Plus venimeux que n'est un serpent, ou Dragon.

*Mutinerie des
soldats Espa-
gnols.*

Ce mariage clos par un saint hymenee,
La Dame au Pays bas estant ore amenee,
On fait semer des bruits d'un costé de la paix,
D'autre costé on void q'ua grand travail & frais,
Ils arment & font gens, pour de toute furie
Donner sus mes Estats: Mais la mutinerie
De leurs plus vieux soldats, & mescontentement,
Fait que leurs grands desseins ont peu d'avancement.

*Le Prince
Maurice re-
gagne Creve-
coeur.*

Maurice d'autre part l'oeil & le pier à lèrte,
Se haste, & vient aux champs, pour recouvrer la perte,
Que passé quelques mois il eut à Crevecoeur,
Qu'il assiege, & se rend, non sans grand creve-cocur
De l'Archiduc Albert, & de l'Archiducesse.

*Il assiege le
fort invinci-
ble de St. An-
dre à Rossem.*

Ce Fort ainsi gagné Maurice pas ne cesse,
Et s'estant bien à poinct pat tout fortifié,
(Sur ses braves soldats tousiours s'estant fié,
Comme loyaux qu'ils sont:) il vat d'une allegresse
Et courage indompté, charger la Forteresse
Invincible à Rossem, qu'on nomé *Saint Andre*,
Qu'il assiege, qu'il bat, quasi contre le gré
Du temps, de la saison, de la rude froidure,
Des surcroissantes eaux, & de la morfondure

De

De ses gens: Il s'y tient si longuement planté,
 Qu'en fin ayant maty l'ennemy, & domté
 Les soldats, (obstinez à garder ceste place,
 Rabaisant leur cacquet, & temeraire audage)
 Il les contrainct, & force à beaux coups de Canon,
 (S'accordans avec luy) d'accroistre son renom:
 Et par trop redoubtans sa puissance terrible,
 Ils luy rendent ce lieu, qu'on croit estre invincible,
 Pouldres, bales canon, & la munition,
 Puis des vivres restans belle provision:
 Qui voyans la valeur de ce grand Capitaine
 Maurice, ils ayment mieux d'assurance certaine,
 Aux Estats, & à luy leur service employer,
 Que de vouloir contre eux plus lōg temps guerroyer.

*Il les cōtrainct
de se rendre.*

*Il recoit les
soldats de ce
fort en son
service.*

Voila Bonne Raison, comment iusqu'à ceste heure
 De mes Estats vnis la franchise demeure
 Entiere, n'y ayant si grand, ny dur effort,
 Ny puissant ennemi, qui luy peut faire tort.
 Si donc pour les raisons cy dessus alleguées,
 (Ores qu'elles ne soyent de tout poinct distinguées)
 Mes Estats se sont sceu de leurs propres moyens,
 Et par leur vaillantise, eschapper des liens?
 Et du ioug Espagnol, en quoy ils se maintiennent,
 Et fermes & constans leur liberté retiennent.
 S'ils ont pour s'affranchir des pertes & dangers,
 Fait teste, & repoullé ces soldats estrangers?
 S'ils tiennent maintenant, & pour iamais bannie
 De leurs Pays vnis, la rage, & tyrannie,
 Du barbare Espagnol? Si pour garder leurs loix,
 Privileges statuts, ils ont avec les Roix
 Voisins, & Potentats, bonne correspondence,
 Et pour se maintenir, avec eux alliance:
 S'ils font refus de plus estre ainsi bravisez:
 Et s'ils ne veulent plus estre tyrannisez:
 Si sous le reglement d'un estat politique,
 Ils se veulent former un corps de Republique,
 Franche, libre, absolue: & s'ils veulent constans

En

En leur religion demeurer persistans,
 Servans le Tout-puissant en pure conscience:
 Sils ont de l'Espagnol à bon droit deffiance,
 Et s'ils ne veulent plus croire tant de sermens,
 Qui pour les decevoir, ont servy d'instrumens,
 Faulx à chaque fois: & que la foy iuree,
 Ne leur soit deormais enfreinte, & pariuree,
 Dirat-on qu'ils ont tort: & que sans fondement,
 Ils ont d'eux mesme emprins tout le gouvernement
 De mes Pays vnis, en repoussans l'outrage,
 Et les fruicts journaliers de l'Espagnolle rage?
 Si, libres, ils se sont eux mesmes affranchis,
 Et si tous ces pays se trouvent enrichis,
 Ayans secous le ioug de dure servitude,
 A' paix & à repos, ils mettent leur estude?
 Cest toy bonne raison qui peux mieux en juger,
 Et contre l'Espagnol mes raisons adiuger.

B O N N E R A I S O N .

Jamais *Bonne Raison* n'approuva l'alliance
 Estrangere, (qui peut faire au Peuple nuisance)
 D'un Prince quel benin, doux, & clement qu'il soit:
 Car ordinairement le Peuple ne recoit
 Volontiers l'estranger, pour avoir seigneurie
 Absolue sur luy, sentant sa tyrannie:
 Et les Princes qui sont à ce point aspirans,
 Ne se peuvent nommer autres que des tyrans.
 Si le Peuple ne peut, & ne veut pas permettre,
 Contre ses droicts acquis qu'un estranger vienne estre
 Le Tyran du Pays: avec nulle raison,
 Advoc ne sera par moy *Bonne raison*:
 Car telle que ie suis, les Tyrans ie deteste,
 Et suis pour faire droit à chacun tousiours preste.
 Puis à *Bonne raison* sont tousiours odieux,
 Les nouveaux inventeurs, qui presentent aux yeux
 D'un Prince faicts nouveaux, tournans au preiudice

Du

Du peuple, de l'Estat, de Iustice, & Police,
 Contre les bons statuts, contre la liberté
 Du commun affranchi, contre l'autorité
 Des Estats d'un Pays, qui sont le vray bras dextre
 Du Prince, & sans lesquels son estat ne peut estre
 Fermement estably, encor moins subsister,
 Si des Estats il veut le conseil reietter.

Bonne Raison ne peut non plus passer en compte,
 Si le Prince n'a pas de vergogne & de honte,
 D'estre dissimulé, de fausser ses sermens,
 Et si de crauauté il prend les erremens:
 Elle n'adioue aussi tant de belles promesses,
 Tant de dons, & presens, allechemens, caresses,
 Qui ne servent en fin que pour tromper ceux là
 Qui se sont amusez, & fyéz à cela.

Bonne Raison ne scait aucunement entendre
 Qu'un Prince joiuissant d'un Pays veut pretendre,
 (Comme s'il n'estoit sien,) à le reconquester
 Par effort belliqueux, & son Peuple domter,
 Et pour cela gaster par trescruelle guerre
 Soy mesme; ses suiects, son estat, & sa terre:
 Dont souvent il advient qu'il en est debouté,
 Et que par tel moyen, son droict luy est osté.

Bonne Raison ne scait d'ou vient ceste puissance
 Aux grands Princes & Roix, & de quelle arrogance
 Ils sont meuz, de vouloir prendre l'autorité
 De ce grand Roy des Roix, & de sa Maiesté:
 Quand ils veulent scavoir, & par dedens cognoistre,
 Quel au culte divin petit le cœur de l'homme estre,
 Quel est son sentiment à la religion,
 De laquelle en son ame il fait profession.
 Et si sa foy n'est pas à la sienne conforme,
 S'il trouve quelque erreur (qui luy sâble estre enorme)
 Au lieu de le gagner par bon enseignement,
 Et luy faire scavoir quel aveuglissement
 Le peut avoir seduit, en ce qu'il se desvoye,
 Et de le ramener à la plus droitte voye,

*Le Roix &
 Princes se
 veulent mes-
 ler des mes-
 sies de Dieu.*

Par

Par la sainte escriture, & par sages Docteurs,
 Ou par l'autorite des vieux & saints auteurs:
 Qu'en ce lieu bon pratique, & met à toute outrance
 Les espees, gibets, & les feux, en v'sance:
 On decole, on fricasse, on brusle, on noye, on pend,
 On dechalle, on banit, on confisque, on pretend
 De rendre le Pays, tant opulent, & riche,
 De tout poinct de solé, desert, & tout en friche.
 Et ce pour maintenir la seule opinion
 De ceux, dont on ne peut souler l'ambition.

Comment Bonne Raïson pourroit elle comprédre?
 Qu'un Peuple qui se viét humble à son Prince rendre,
 Et luy rendre les mains, le venant supplier,
 Et de vouloir entendre à ses maux le prier,
 Par discours raisonnable, & par humble requeste,
 Des Nobles & Seigneurs, (dont la troupe proteste,
 Demeurer à iamais ses tresobeissans,
 S'il luy plait d'escouter ses suieets, gémiffans
 Soubs le jong estranger, luy domans advertence,)
 D'un danger imminent de tresgrande apparence,
 Side bref il ne veut les placarts reuoyer
 Trescruels, & sanglants, & remede appliquer
 Au mal qui plus les poinct, par conseil salutaire
 Des Estats generaux (qui ne se doivent taire,
 Quand quelque fois survient un samblable danger
 Soit par le Peuple mesme, ou par un estranger)
 Dont le Roy leur doit scavoir grand gré & grace,
 Et à ceste requeste en son coeur donner place,
 Voire rescompenfer tels advertillemens,
 Qu'on luy en avoit fait par bons enseigemens
 Equitables & droicts. Que bien tout au contraire,
 Ces Nobles & Seigneurs rebelles il declare:
 Et veut que le conseil de l'Inquisition,
 Clame ceste requeste une rebellion:
 Donnant en general une iniuste sentence
 Contre tout le Pays, sans oïr sa deffence:
 Iugeant tous ses suieets avoir bien meritè,

Ainsi

Ainsi que criminels de leze Maïesté,
 Et perduellion, tant divine qu'humaine,
 D'estre exterminéz tous, iusques à la racine:
 Et de ses habitans le Pays despeuplé
 Fut par ses Espagnols barbares repeuplé,
 Certes *Bonne raison*, dit, & proteste, qu'elle
 Ne scauroit aduôer sentence si cruelle.

Elle ne peut non plus nullement approuver
 (Et ce qu'en equité ne se scauroit trouver)
 Que contre les statuts, & l'ordre de justice
 Le Roy ayt fait mener & conduire au suplice
 Les bons Comtes d'Egmont, de Horne, & Montigni,
 Ny la poison donnée au Marquis de Bergh, n'y
 Contre le droit des gens la sainte sauvegarde
 (Qu'a tous Ambassadeurs inviolable on garde)
 Enfraincte, à ces Seigneurs en Espagne arrestéz,
 Ainsi, sans cause nulle, iniquement traictéz.

C'estoit contre raison aussi, que le Duc d'Alve
 Trescruel, inhumain, glorieux, fier, & brave,
 Et contre les statuts, ayt venu gouverner
 Ces Pays, pour ainsi le peuple ruiner
 Comme il a fait par tout, iusques à plusieurs milles,
 Destruisant & rasant tant de puissantes villes.

Et quant à ce qu'on vient parler de leur offence,
 Dont on veut qu'au Roy soit faite recognoissances
 Le Roy est le premier qui les at offenséz,
 Et fait que du devoir ils se sont dispenséz.
 Car le Peuple, & le Roy par clause mutuelle,
 Et reciproque, sont de cause essentielle
 Obleigéz au devoir, & celuy qui premier
 Directement l'enfrainct, dispense le dernier.
 Car de deux contractans celuy qui veut dissoudre
 Le contract, ne le peut, sans sa partie absoudre.
 De Dieu le Peuple n'est pas cree pour les Roix,
 Mais les Roix pour le Peuple, establis sous des loix:
 Tesmoin en est Saül Roy des Israelites,
 Qui goustâ du Seigneur les fureurs non petites.

Quand

44.

Quand on vient alleguer du Roy la grand' puissance:
On la devroit peser en egale balance
A celle de son Peuple, en iuste contrepois,
L'un & l'autre bornant sa puissance de loix:
Le Peuple & le Roy sont d'un Estat les balances,
Pendantes au Travers d'uniformes cadences:

Si l'une veut au pois sa compagne emporter,
Elle le fait à coup plus haut qu'elle monter,
Et cause que ce fais, pesanteur, & puissance
Abaillee, ne peut faire à l'autre nuisance

Raison ne peut passer ceste mutinerie

L'an 1575

Que *Foira veillacos*, * encor ore on escrie,
En la ville d'Anvers: moins les saccagemens,

L'an 1576

Qu'ont fait les Espagnols, * principaux instrumens
De la perdition d'une ville tant riche,
Qui ne sceut assouffrir leur maudite avarice.

Tant de traicts, doubles traicts, couverts, & simuléz.

EX ans 77, 78

Qui (quoy que bien cachéz), ont esté decelez,
Et dont on fest gardé, de Dom Ioan d'Austrice,
A toute perfidie, & cruauté propice,
Ne se porront iamaïs en raison alloüer,
Et moy Bonne Raison ne les puis advoüer.

Les Romains
n'ont voulu
vaincre que
par vertu.

Si iadis les Romains qui le monde conquirent

Par armes & vertu, irritéz, à mort mirent
Vn Consul, Chef d'armée, or que victorieux,
(Qui pensoit meritter un renom glorieux:)

D'avoir contre le Perse vze de tromperie,
Lors qu'il le desconfit en son yvrognerie:

Ayant premierement de fuir simulé

Abandonnant son camp: Le Perse stimulé,

Au butin, rencontrant des vins en abondance,

S'en troublant le cerveau, ayant plaine la pançe

Fut aysé à deffaïre, & tomba dens les mains,

De ce Chef frauduleux du grand Ost des Romains,

Qui des povres vaincus en leur yvrognerie

Fit trop cruellement une grand' boucherie:

Si (dis-je) ils ont payé ce Consul (plain de joye)

La

La teste luy trenchans, de si chere monoye.

Comment Bonne raison pourroit elle passer,
Que l'Espagnol ayant long temps fait pourchasser,
Afin (que ne pouvant par guerres) il se venge,
Par meurtre ou par poison, du bon Prince d'Orange,
Qu'à prys, & marché fait, de le faire meurtrir,
Et par tel meurtre infect sa memoire flattrir?
Que luy qui se reclame vn si puissant Monarque
A' telle trahison desloyale s'embarque?
Pour laquelle à iamais il fera detesté,
Et son nom en horreur à la posterité.
Se trouve il hōme au mode advoant qu'un tel traistre,
Meurtrisse lachement son Seigneur & son Maistre?
S'il s'en peut recouvrer d'aussi pernicieux,
Bonne raison ne peut se trouver avec eux.

*Exans 80,
81, 82.*

*Lan 84, 10 de
Juillet par un
Balthazar
Gerard.*

Non plus que les Romains, elle ne peut permettre,
Que pour tromper autrui on vienne en oeuvre mettre
(Soit vers un ennemy) des accords & traittez,
Qui sous des faux samblants se seront arrestez.

Comme aussi ne sera ceste paix simulce
Qu'à Coulogne on à fait, par moy paix appelee:
Mais plustost on pourroit avec Bonne raison,
L'appeller quelque embusche, ou quelque trahison:
Et ceste paix qui fut en Arras pourjettee,
Au camp devant Maestricht conclue & arrestee,
Par la desunion d'Arthois, & de Henaut,
Vne asseuree paix nommer pas il ne faut:
Mais un piege couvert, où par les demenees
Des Espagnols, ces deux Provinces amenees,
Viendront finalement ses fruiets à resentir,
Dont ne leur reviendra qu'un tardif repentir.

Depuis tant d'autres paix aux Estats presentees,
Qui sans grandes raisons ne furent acceptees:
Ny celle qu'on presente encores au jourdhuy,
Sur laquelle on ne peut fonder nul ferme apuy,
Ores que l'Empereur, & plusieurs autres Princes,
Tachent y persuader ces unies Provinces,

D

Qui

Qui croyent que ce n'est que pour les decevoir,
N'y veulent escouter, & moins la recevoir.

S'elle n'est de tout point faicte á leur avantage,
Ne la recevant pas, ie dys *qu'ils font que sage*,
Et puis qu'ils ont moyen d'ainſi ſe maintenir,
Pour ſur leur deffeniſe á iamais ſe tenir.
Par les vives raiſons cy deſſus bien deduittes
Tout au large & au long, qui ne ſont pas petites,
Que ie veux alloüer. Pour eux ie concluray,
Et de la verité reſmoignage rendray:
Qu'avec *Bonne raiſon*, & par grande ſageſſe,
Dexterité, prudence, & belliqueuſe adreſſe,
Ils ſe ſont affranchis des perils & dangers,
Des tyrans Eſpagnols, & de tous eſtrangers.
Qu'ils poeuvent á bon droict mañtenir leurs frãchiſes,
Leurs droicts, leurs libertéz, par leurs armes aquifes:
Que ſans *Bonne Raiſon*, ils n'ont pas abiuré
Le Roy, qui tant de fois vers eux ſ'eſt periuré:
Qu'a bon droict & raiſon de chez eux eſt bannie,
Du barbare Eſpagnol la force & tyrannie.
Qu'ils ne doivent iamais avec nul appointer,
Pour de tout ce qu'ils ont, le moindre poinct quitter:
Que d'un fair ſollemnel, & maniere autentique,
Ils ſe peuvent dreſſer en corps de Republique:
Qu'aveques leurs voiſins ils peuvent ſ'allier,
Et quand beſoin ſera, leurs forces deſplier
Contre les ennemis, de ceux de l'alliance
Qu'ils ont ſoit d'Alemagne, Angleterre, ou de France.
Tant que tout ennemi deſſaict & confondu
Le repos aſſeuré au Pays ſoit rendu.

R O M E

Or que ce fut mon droict de parler la premiere,
Ie me contenteray d'eſtre icy la derniere,
Pour vous conuaincre tous par mon autorité,
En ce que cy devant vous avez recité.

BACHA-

B V C H A N A N V S.

Roma armis terras, ratibusq; subegerat aquor,

Atq; aedem vires orbis, & urbis erant.

Vincere restabat coelum perfregit olympum.

Priscorum pietas aurea Pontificum.

At bona posteritas, coeptis ne cedat avitis,

Tartara praecipiti tendit ad ima gradu.

J'ay passé deux mille ans tenu la seigneurie
De tout cest Vnivers: lors que ma Monarchie
Mit bas, & sous ses piets, le Babilonien,
Le Perse, & le dernier Grec Macedonien.
Je tenois sous mon ioug l'Empire d'Alemagne,
France, Les Pays bas, l'Angleterre, & l'Espagne:
Bref tout ce qu'esclairoit la splendeur, du soleil,
Pour m'obeyr iettoit sur ma puissance l'oeil.
Le milieu de l'Europe estoit ma residence,
Aux sept monts enclavéz ie tenois ma seance,
Où chacun me venoit servir de tous costez,
Et m'estoyent des tresors infinis apportez.
Or comme ie conquis tout le rond de la terre
Par mes armes: depuis entre mes bras j'enferme
La Mer & l'Ocean, & tout ce que Neptun,
Et les Tritons avoyent entre eux tous de commun:
Mes navires batans des ondes les eschines,
Faisoyent lors lamenter les Nayades marines.
En fin ce que le ciel couvroit de son manteau,
Et tout ce qu'eschauffoit le soleil cler & beau,
Sur la terre, & en mer, sans en rien contredire,
Estoit assuiecti à mon puissant Empire.

Il y restoit encor, le ciel à surmonter,
Où les premiers ont sceu avenir, & monter,
Par foy & pitié, mes primitifs Evesques:
Lesquels avec le temps s'assuiectirent presques
Toutes les Royautéz du monde Vniversel,
Sous le nom glorieux (qu'il ny en a de tel)
De P A P E S, qui se sont appelléz sanctissimes,
Sur tous Princes & Roix, les plus haults & sublimes:
Et qui se sont sur tous tellement eslevéz,

D ij

Qu'ils

*Sept monta-
gnes en la vil-
le de Rome.*

*Les premiers
Evesques de
Rome par
leur martire
ont gagné le
ciel.*

*Les Papes se
disent lieute-
nans de Iesus
Christ.*

Qu'ils furent d'un chacun tenus & approuvéz
Pour Lieutenans de Christ, successeurs de St. Pierre,
Voire finalement se sont dicts Dieux en terre.

*Le Pape
maintient que
l'Empereur
Constantin
luy a donné
Rome.*

Depuis vint Constantin Empereur & saint & hōme,
Qui en propriété luy donna ceste Rome,
Et ce qui en dépend, luy faisant cest honneur,
Qu'il en est demeuré tout seul Prince & Seigneur:
Retrenchant au Senat sa puissance ancienne,
Afin que luy seulet la manie & retienne.
Privât les Senateurs de leurs antiques droix,
Il leur imposa lors autres nouvelles loix.
Outre encor, tout ce la il eut en Italie,
La Sicile & Calabre, puis Naple, & Apulie.
Tant que par toute Itale il resta peu en main
De terre, aux tenanciers de l'Empire Romain.

*Charlemagne à donné
des grands
biens au Pape*

Et ce que d'abondant ce bon Saint Charlemagne
Roy de France, & puissant Empereur d'Allemagne,
A' mon Pape donna tant de biens, & richesse,
Que sur tels fondemens sa Monarchie il dresse:
Et petit a petit venant à dominer,
Il se mit à beaucoup de Princes ruiner.

*Phocas donne
toute autorité
au Pape: par-
dessus tous au-
tres Evêques.*

En apres quand Phocas Empereur trefclement,
Luy eut donné le titre, & le gouvernement
Entier, & absolu, de l'Eglise de Dieu,
Le siege general fut lors mis en ce lieu:
Que toutes Evêchez pour Chef doivent cognoistre,
Et pour leur souverain, Prince, Seigneur, & Maistre.
Où tous Prelats, sommez, sont tenus se trouver,
Quand il plait à ce Chef, pour se faire approuver,
Et tous les beaux decrets, que fait sa sainteté,
Nul ne pouvant douter de son autorité.

*Que signif-
fient les trois
couronnes des
Papes.*

Et pour monstrier qu'il tient par tout sa Seigneurie,
En terre, mer, & cieux, il prend & s'approprie,
Vn diademe beau de trois couronnes d'or;
Qu'il se met sur le Chef, puis tient ez mains encor,
Vne trois double croix, faite de me fine ouvrage,
Qu'il ne porte iamais, & ne met en vſage,

Que

Que quand dedens son throsne il est en maiesté;
 Où lors qu'il est des siens à l'espaule porté.
 Par où il fait ailes sa saincteté paroistre,
 Et que par dessus luy nul mortel ne peut estre:
 Car si tost qu'il se void à ce grade monté
 Il croit qu'il n'y a plus en luy d'humanité,
 Mais qu'il est tout divin, & (chose bien estrange)
 Qu'en tel estat il est trop plus digne qu'un Ange:
 Et dont il ne faut pas nullement s'estonner,
 Venu qu'il peut sans douter les pechez pardonner.
 Et iacoi que de Dieu la tressaincte escripture
 Sans ambiguité, soit vraye, nette, & pure:
 Il est en son pouvoir de la transfigurer,
 Racler, interpreter, & mesmes l'alterer,
 Selon son bon plaisir: Avec ce qu'il dispense
 En plaine autorité de toute griefue offense,
 Sans nulle en reserver, & fuisse asseurement
 Contre du Tout-puissant l'expres commandement:
 Il altere les temps, il change la nature,
 S'il veut le ciel ne peut demeurer en posture:
 Et mesmes aux enfers sa puissance il estend,
 Dont les ames il tire: & delivres les rend
 Des tourmens infernaux. & par sa charge expresse
 Il les fait transporter d'une agile vitesse,
 Par un Ange de Dieu iusques aux plus hauts cieux,
 Tant il est du salut des ames soucieux.

Puis quand il eut ainsi fermement establie
 Ceste sienne mystique, & sainte Monarchie:
 N'estant pas de raison qu'il eut des compagnons,
 (Bien qu'il ne refusat quelques petits mignons)
 Il se met au dessus de tous puissans Monarches
 Des Empereurs & Roix, & de tous ces Exarches
 D'Italie: qu'il sceut si sagement renger,
 Que s'ils n'ont pas voulu encourir le danger
 D'estre excommuniez, salut qu'ils obeissent,
 Et que devant ses pieds les genoux ils flechissent.
 Mais si par quelque fois les Empereurs & Roix,

*Le Pape ne
 sçait s'il est
 homme ou
 Dieu.*

*Il est plus
 qu'un Ange,*

*Il pardonne
 les pechez.*

*Il fait ce quil
 vent de la Ste
 escripture.*

*Il altere les
 saisons.*

*Il a puissance
 en enfer,*

*Il envoie les
 ames en pa-
 radis.*

*Il commande
 aux Anges.*

*Ne peut avoir
 des copignons
 mais bien des
 mignons.*

*Il renger les
 Princes.*

*Il excommu-
 nie les Empe-
 reurs.*

Refusoyent d'obeir à ses papales loix:
 Tout aussi tost contre eux il lache son tonnerre,
 Et son foudre sur eux furieux il desferre:
 Il leur oste l'Empire, ou bien la Royauté,
 Absolvant leurs suieets du droict de feauté,
 Tant que recognoissans leur tresenorme faute,
 Ils viennent se ranger sous sa puissance haute:
 Et par un repentir s'estans humiliez,
 Il se vont de plain gré prosterner à ses pieds.
 Dont plusieurs Emperours en rendront tesmoignage,
 Desquels il a renfrainct l'audace, & le courage.

*Il leur oste
l'Empire.*

*L'Empereur
Frederic &
autres.*

*Il fait de
saincts &
sainctes.*

Mais ce qui est plus grand, & la divinité
 Approche de plus pres: Il à autorité,
 De rendre glorieux & de sanctifier
 Ceux qui sa sainte foy sceurent amplifier:
 Ou ceux qui ez deserts le monde ayans quitté,
 Firent profession de dure austerité:
 Comme furent François, Dominique à & Antoine,
 Bruno, Benoit, Ignace, & maint autre tel moine.
 Pourquoi n'auroit il pas vn samblable pouvoir,
 Que iadis au Senat Romain on vid avoir,
 Lors qu'il deiffioit ceux desquels la memoire,
 Il a voulu tenir en immortelle gloire?

*Il peut mener
avec luy en
éfer des ames
par charrettes*

Il peut aussi s'il veut releguer en enfer,
 Et damnees liver ez griffes Lucifer,
 Voire & y en eut il par mille charrettes,
 Les Ames qui de luy sont esté reiettes:

*Il damne tous
ceux qui sont
d'autre reli-
gion que de la
sienne.*

Et principalement de tous ceux là qui n'ont
 Vivans, devant ses pieds voulu baisser le front:
 Côme un tas des coquins qu'il tient pour scismaticques
 Ces supposts de Calvin, & d'autres heretiques,
 Rebelles à sa loy, perfides, apostats,
 Hollandois, Zelandois, avec tous leurs Estats,
 Et tous ces Protestans d'Allemagne, & de France,
 d'Angleterre, d'Ecosse, ausquels à toute outrance
 Il fait la guerre ainsi que contre les Danois,
 Ostrelins, Bohemois, Prusses, & Polonois.

Qui

Qui ne se veulent sous sa puissance sumettre,
 Ny sa religion en leurs terres admettre:
 Qu'en corps & ame il damme eslançant dessus eux,
 Son tonnerre esclatant, & foudre furieux:
 Sans ceux que par le feu il deffait & consume,
 Dont l'Espagnol en fait ordinaire coustume.
 Ce que premierement à Constance il monstra,
 Aussi tost que Iean Hus en son Concile entra,
 Dont il en a depuis par voyes redoutables,
 De tourmens trescruels fait mourir de semblables
 Par mille & million voulant de tel danger
 Plus que pestiferer l'Eglise repurger.

*Iean Hus bra-
 sse au Concile
 de Constance*

Qui voudra regarder le belle Hyerarchie,
 Dont il a composé sa sainte Monarchie,
 d'Anges, de Cherubins, Seraphins, Cardinaux,
 De Prestres & Prelats, en degrez inegaux,
 Qui le vont accostans, il faudra qu'il confesse
 Que de nul Empereur la puissante noblesse,
 Des Princes & Seigneurs, à vrayement parler
 A mes supposts Romains ne se peut egaller.
 Car par dessus les biens qu'ils ont à suffisance,
 Ils ont de pardonner les pechez la puissance:
 Et n'y a si petit Moine, ny, Cordelier,
 Qui ne puisse par droit les pechez deslier.

*La belle Hie-
 rarchie de la
 Court de
 Rome.*

Dites, n'est ce pas là chose toute divine,
 Qui merite sur tous gloire & los tresinsigne?
 Qui (veu qu'a nul de vous tous ne dois deferer)
 A bon droit me pourray à vous tous prefer.

*Il n'y a si pe-
 tit moine qui
 ne pardonne
 les pechez.*

Car à moy s'egaler ne se peut l'Allemagne,
 Qui l'Empire retient, la France, ny l'Espagne,
 Ny l'estroite Vnion des Nobles Pays bas,
 Qu'ores assurement gouvernent leurs Estats.

Parquoy en concluant ie maintiens, & veux dire,
 (Ores que la plus part ayt quitté mon Empire)
 Que plus qu'eux envers Dieu ie pourray meriter,
 Et vers les hommes, doys plus d'honneur emporter.

D iij

Bonne

B O N N E R A I S O N.

S'avec Bonne Raison le bien mal on appelle,
 Si le mal se dit bien: toute ceste querelle,
 Rome, qu'ores tu vas icy mettre en avant,
 Malfondée, sera plus légère que vent:
 Ou ie confesseray que toy Rome, & l'Espagne,
 (Qui toute Nation au pris d'elle desdaigne)
 Avez pardessus tous louange meritté
 Et que digne sur toute, est vostre Maiesté,
 Deux mille ans a (dit. tu) qu'as eu la seigneurie
 De ce grand globe rond, durant ta Monarchie,
 Lors que tu iettas bas le Babilonien,
 Le Perse, & le dernier Grec Macedonien:
 Et par là tu pretens maintenir, & veux dire,
 Qu'e tout estoit suiect à ton Romain Empire.
 Qu'ainsi soit: regardons si par *Bonne Raison*,
 Tu as peu dechasser de sa terre & maison
 Le Macedonien, & tant d'autres grands Princes,
 Que tu as despoüillez de toutes leurs Provinces:
Bonne Raison ne peut dire bien deceluy
 Qui sans occasion ravit le bien d'autrui
 Mais par bonne raison, il faut qu'elle le nomme
 Un pillard, un larron, ou quelque meschant homme:
 Veux tu par tel moyen tant te glorifier,
 Et ces biens mal-aquis sur tous magnifier?
 S'il advient quelque fois qu'un Corsaire ou Pirate,
 Aille escumant la mer, avec une Fregate
 Seule, on le nommera, ou voleur, ou brigant:
 Mais tes Princes ayans en mer des navés tant,
 Que plus n'en peut porter, par leurs forces terribles,
 Par toy sont appellez Monarches invincibles.
 Vray est que cy devant par la frugalité
 Des Evesques premiers, par foy, & pieté,
 Par saints enseignemens, par constance en martyre,
 Par les belles vertus, qu'on vid en eux reluire,
 Ces Prelats primitifs sceurent au temps iadis,
 (Ainsi

(Ainsi qu'il est escrit) forcer le Paradis.

Mais son viedt contempler de quelle tromperie

De quelle fausseté, fallace, piperie,

Leurs Successeurs depuis ont vze vers les Roix,

Et vers les Empereurs, secouians toutes loix,

Qui les souloyent brider: Et de quelle arrogance,

Ils se sont adaptéz souveraine puissance:

Et par quelle finesse ils sont si haut montéz

Presumptueusement scéans tant exaltéz:

On viendra à iuger pour chose veritable

Qu'ils n'ont jamais suivy ceste vie imitable

De Christ, dont faussement ils se font Lieutenans,

Et successeurs de Pierre ils se vont maintenans.

Car en eux il n'y à rien moins qu'obeissance,

Rien moins qu'humilite, rien moins que patience:

C'est tout orgueil, tout fast, & toute ambition,

Qui les maine, & conduit: La superstition,

L'erreur, le faux semblant, la double hyprocrisie,

De leurs coeurs pleins de gresse, ont la place faisie.

S'ils n'ont de leur Empire autre nul fondement

Que sur Phocas, pource est certes le bastiment:

Phocas fut un meurtier, qui son Priuce Maurice

Empereur (bien qu'il fut taxé de quelque vice)

Meurtrit cruellement, avec tous les enfans,

Que tu veux maintenir pour acte triomphans,

Et gestes glorieux: & tu ne crains le dire:

Et nommer tresclement, n'a tels meurtres souscrire:

Qui grand paillard qu'il fut l'ayant bien merité,

Par Heracle Empereur fut de mesme traitté.

Que son predecesseur, luy & toute sa race,

Que sa posterité de la terre s'efface.

Quant au don que tu dis venu de Constantin,

Empereur treschestien, tu n'as rien de certain,

Que tu puisse exhiber: & par rien d'autentique,

Tu ne scaurois prouver, ceste extorse, & oblique

Donation, dont tant tu te veux presumer:

Pour laquelle garder, tu ne fais que t'armer,

D v

Contre

*Regnum coe-
lorum vix
paritur.*

*Phocas meur-
trier.*

Contre les Empereurs, & Princes d'Italie,
 Lesquels finalement craignans ta tyrannie,
 Soit par force, ou par beau, t'ont cédé de leurs droicts,
 Pour paix avoir, s'estans retenus plus estroicts,

Quant à ce que tu dis du triple Diademe,
 Et de la triple croix, ornee tout de mesme:
 Et les mines quil tient quand il en veut user:
 Haupelourdes ce sont pour le monde abuser,
 Qui les yeux obscurcis des simples esblouissent,
 Dont, par ce lustre beau ses supposts s'enrichissent:
 Car c'est en tel estat que tres humiliez,
 Les Empereurs, & Roix leur vont baiser les pieds.

Mais à ce Diademe il y a de la faute,
 Car pour représenter sa Maiesté tres haute
 En terre, mer, enfer, & ciel, au lieu de trois,
 Quatre il en doit avoir, & quatre double croix.
 Et tous ces ornemens de grace si gentille,
 Par luy sont empruntéz du Roy Nume Pompile,
 Qui tout premier chercha par telle invention,
 De reduire le Peuple à sa devotion,
 Car toute ceste farce & mine exterievre,
 Fait que dedens les coeurs imprimee demeure
 La crainte, le respect, l'honneur, & reverence,
 Du Prince, & qu'on admire en cela sa puissance.

Ses Canons & Decrets & son Eglise toute,
 Eucore pour ce jour, se treuvent en grand' doute,
 Si le Pape est un homme, ou s'il est quelque Dieu,
 Aucuns le colloquans entre deux au milieu, (Ange
 Qu'il n'est n'homme ny Dieu: Mais qu'il est plus qu'un
 Veu que sa Maiesté pardessus eux il range.
 Car les Anges n'ont pas pouvoir de pardonner
 Les pechez, moins encor de sauver & damner.
 Mais tousiours attentifs se trouvent au service
 Du grand Dieu souverain, estant leur propre office,
 De prompts ex ecuter ses divins iugemens,
 Sans iamais resister à ses commandemens.

Au contraire le Pape, en ce que Dieu commande

Par

Par son autorite á tous corps se desbende,
Et tout ce qui pourroit sa grandeur abaisser,
Pour obeir á Dieu, il le fera cesser:

Car de ce que Dieu veut, il dispose, & dispense,
Et les plus grands forsaicts par bien il recompense,
Au lieu de les punir. Et fol est celuy lá,
Qui, simple ou hebeté, voudra croire á cela,
Que le Pape ayt pouvoir de commander aux Anges,
Ou qu'il y puisse avoir entre eux quelques meslanges,

S'il ne veut nullement souffrir un compagnon,
S'il carresse parfois quelque petit mignon,
Ce n'est rien de nouveau, sa superbité grande,
Et sa lachivete le requiert & demande.
Si tel est son pouvoir que de sanctifier,
Ceux qui sa sainte foy sceurent amplifier,
Ou ceux qui aux deserts reclus en hermitage,
Austeres, out uzé la plus part de leur aage,

» Je dys: que plusieurs corps sont en terre adoréz.

» Dont les esprits au feu d'enfer sont essoréz.

Avec ce qu'il ne faut s'en donner de merveill,
Car le Senat Romain eut puissance pareille,
Iadis estant Payen, qui á ses Empereurs
Vertueux, á leur mort, conféra ces honneurs,
Qu'il, les deiffoit, par les ceremonies,
Dont le Pape á present use en ses singeries:
Sanctifiant tantost un moine, ou cordelier
Snaphan, voleur, meurtrier, ruffien, bordelier,
Vne belle Thays, Lays, & Messaline,
Vne Flore, Laimie, & lachive Faustine:

Dont on a faict des saints & saintes en maint lieu,
Que les simples errans adorent plus que Dieu.
Et seroit á passer, qu'ils eussent telle gloire,
Aprés leur mort: s'aucuns qui pour ce iour encore
Sont vivás, & pecheurs (comme autres) faux & saints,
N'estoyent deifriez, & reclamez pour saints.
Comme ceux que lon void de secte Isuite,
Capucine, ou de telle autre race hypocrite.

*St. August. in.
Multorum cor
pora reveren
tur in terris,
quorum ani
ma crucian
tur in inferno*

Qui

Qui d'une face morne, & d'un regard hideux
Marchans, du simple peuple esblouissent les yeux.

Ce quil veut reprocher, & taxer la doctrine
De Luther & Calvin: & ceste discipline
De l'Eglise, qu'ils ont taché de reformer:
On ne peut & cela iustement les blâmer,
S'ils ne sont convaincus d'erreur, ou d'ignorance,
Ou de quelque obstinée, & dure outrecuidance,
Qu'heresie on appelle: & s'on ne scait monstrier
(S'estans trop desvoyez) le chemin de rentrer
Au vray troupeau de Christ, duquel ce tressainct pere,
Se dit le bon Pasteur, qui sur tous se prefere.
Mais il y a long tempts qu'ayant à ce taché,
On a tant de Docteurs pantelans empesché,
Par disputations, par bonnes conferences,
Puis par glaives & feuz, par licols, & potences,
Qui n'ont servi de rien: & tout bien disputé,
Par nul bout on n'a sceu vaincre la verité.

Si l'on vient à parler de ceste Hierarchie,
Dont il a composé sa sainte Monarchie:
Autre chose on n'y void, que des ventres oyseux,
Pourceaux nourris en auge, hommes delicieux,
Pleins de fast, pleins d'orgueil, pleins de toute luxure,
De Sodomie encor, & de toute autre ordure.
Veus-tu sur telles gens ton Empiere bastir,
Et par eux terre, & mer, & ciel assuiettir?
Quand ton Pape poussé d'une sotte arrogance,
Leur donna de lyer, & deslyer puissance?

Certes *Bonne Raison* approuver ne scauroit
Ce tien gouvernement, moins encore pourroit
Croire que tout cela, dont si fort tu te vante,
Se peut veriffier par raison evidente,
Ny par les saincts escits: mais que l'ambition
Des Papes, est autheur de telle invention.

Parquoy ie maintiendray & couclurray & somme
Pour un poinct arresté: Que toy superbe Rome,
Au lieu de te louer, & si haut t'exalter,

Et

Et fur ces quatre icy plus d'honneur emporter:
 Qu'il ne te restera (comme la plus infame
 Qui se puisse trouver) rien que des noms de blasme,
 Dont ce grand courtisan Petrarche te depainct,
 De tes enormitez le fond ayant attainct.

SONETTO CVI.

*Fiamma dal ciel su le tue treccie piova
 Malvagia: che dal fiume, e da le ghiande,
 Per l'atru' impoverir se' ricca, e grande,
 Poi che di mal oprar tanto ti giova.*

*Nido di tradimenti: in cui si cova
 Quanto mal per lo mondo hoggi si spande,
 Di vin serva, di letti, e de vivande,
 In cui lussuria fa l'ultima prova.*

*Per le camere tue fanciulle e vecchi
 Vanno trescando, e Belzebub in mezzo,
 Co mantici, e col fuoco, & ton gli specchi.*

*Gia non fusti nudrita in piume al rezzo,
 Ma nuda al vento, e scalza fra li stecchi
 Hor vivi si, ch' a Dio ne venga il lezzo*

SONETTO CVII.

*L'avara Babilonia ha' colmo'l sacco
 D'ira di Dio, di viti empì, & rei,
 Tanto, che scoppia, e ha fatto suoi Dei,
 Non Giove, & Palla, ma Venere, & Bacco.*

*Aspettando ragion mi struggo, e fiacco
 Ma pur nove Soldan veggio per lei
 Lo qual fara, non già quand' io vorrei,
 Sol una sede, e quella sia in Baldacco.*

*Qui a vesen
 passe 260 ans
 sous les Pa-
 pes Jean 22,
 Benoit 12, &
 Clement. 6*

*Trois Sonets
 de François
 Petrarche
 cōtre la Cour
 de Rome.*

Gr. d. li

58.

*Gl'idoli suoi saranno in terra sparsi
E le torri superbe al ciel nemiche,
E suoi Torrier di far, comme dentr' arsi,*

*Anime belle, e di virtute amiche,
Terranno'l mondo: e poi vedramo luy farsi
Aureo tutto, e pien de l'opre antiche.*

SONETTO CVIII.

*Fontana di dolore, albergo d'ira,
Schola d'errori, e tempio d'heresia,
Già Roma, hor Babilonia falsa e ria,
Per cui tanto si piagne, e si sospira:*

*O fucina d'inganni, ò prigion d'ira,
Ove'l ben more, e'l mal si nutre e cria,
Di vivi inferno, un grand miracol sia
Se CHRISTO teco al fine no se adira,*

*Fondata in casta, e humil povertate
Contra tuoi fondatori alzi le corna,
Putta sffaciata, e don' hay posto spene?*

*Ne gli adulterij tuoi, ne le male nate
Richezze tante: hor Constantin non torna,
Ma tolga il mondo tristo, che'l sostene.*

*Si passé tant de temps on ozoit bien escrire
Telles enormitéz de ton mystique Empire,
Ce qu'ont fait les supposts principaux de ta Court:
Avec eux je veus dire, & maintiendray tout court,
La sentence que j'ay contre toy prononcée:
Qui est: *Que tu ne dois sur nuls estre avancée,*
T'en pensant prevaloir: Et dont ie me submets
*Au Philosophe auquel tout ce faict ie remets.**

*Le Cardinal
Rembe Com
entateur de
Petrarche.*

Le

*Parlant pour l'Empire,
La France, & l'Union des Estats*

L'Empire tespuissant, La France tresgentille,
De ceux de l'Vnion la prudence subtile,
Du Philosophe sont bien contens d'escouter
L'advis, sans sa censure en cela reietter:
Comme *Bonne Raison* d'elle mesme l'advise,
Et par ces trois Estats sa sentence est requise.

LE PHILOSOPHE.

Ayant bien entendu tout ce que cy devant,
Ces cinq ont voulu mettre & produire en avant,
Chacun ne pretendant que d'embellir sa cause:
Je veus premierement icy faire une pause
Avant rien prononcer: Et par provision.
Heraut, voir la teneur de la commission
Que tu as de ces trois. Puis qu'elle est autentique,
Je ne prononce ray rien qui puisse estre inique,
Mais mon advis estant en Iustice fondé,
De tout homme de bien se verra secondé.

Avec *Bonne Raison* l'Empire se peut plaindre,
S'estant libre, on le veut à servitude astraindre,
Et à *Bonne Raison* il se peut resentir,
De ce que contre droit on l'a tant fait patir.

Avec *Bonne Raison* la France à fait la paix,
Chassant de ses Pays de la guerre le fais.
Et comme en ses traitez ie ne voy que redire,
Nul de bon jugement n'y scauroit contredire:
Je veus mesme en cela son puissant Roy louer,
Et par *Bonne Raison*, ceste paix aduoer.

C'est certes sans raison ce que Roy, d'Espagne
L'Angleterre, La France, & toute la Bretagne,
A' taché d'empierter, où nul droit il n'y a,
Ny iuste occasion, alors qu'il suborna
Les Seigneurs & subiects à se rendre rebelles

Contre

Contre leurs Souverains, par guerres si cruelles.
 Et quant à ces hauts faicts qu'elle presume tant,
 Le vent & la fumee en emportent autant :
 Car celuy qui, par trop, en vantise se plonge,
 Est tenu de n'avoir use que de menfonge:

Comme en droit & raison ne se scaura trouver
 (Qu'avec *Bonne Raison* ie ne puis approuver)
 Sur un Peuple affanchi l'estrange seigneurie,
 Ny moins des Espagnols la rage, & tyrannie,
 Qu'ils ont mis en effect, par tous les Pays bas,
 Et sont finalement, cause, que les Estats
 Alliez & vnis, de huit belles Provinces,
 Ne vulent deormais recognoistre nuls Princes,
 Pour Seigneurs souverains: mais ayans reietté
 Le ioug de l'Espagnol, gardent leur liberté.

Dont ne m'estonneray, si par acte autentique
 Elles se vont dresser en corps de Republique,
 Et qu'ayans l'estranger dechassé de chez eux,
 Soyent du bien du commun les Estats soucieux.
 Et l'avec leurs voisins elles font alliance
 En Alemagne, Oostlande, Anglettre, & en France,
 Tant que tout ennemi deffaict & confondu,
 Le repos allévré aux Pays soit rendu.

Rome ne peut aussi, de ce qu'elle se vante
 Faire proeuve, n'y foy, par raison evidente:
 Et tout ce qu'elle dit, & vient mettre en avant
 Malfondé, se verra plus leger que le vent.
 Car ceste autorité qu'elle s'est adaptée,
 Elle l'at ou par force, ou par dol empruntée.

Parquoy ie iugeray avec *Bonne Raison*,
 (Sans vouloir faire icy nulle comparaison
 De ces cinq contestans) Qu'en droit & en Iustice
Bonne Raison à faict le devoir & office
 D'un Iuge droiturier, qu'on ne peut reietter,
 Donnant le jugement qu'ay ouy reciter.

Le tout sans passion.

A l'In-

A.
 L'INFANTE d'ESPAGNE DVCESSSE SVBAL-
 terne de Brabant Comtesse de Flandre &c.

I

INFANTE prie Henry ce grand Roy qu'il pardonne
 A' ta sottre entreprise, à ta presumption,
 D'avoir sans nul suiect, titre, n'ocasion,
 Contre la Loy Salique aboyé sa couronne.

Car tu n'ignorois pas que femelle personne,
 En France n'eut jamais que par provision,
 De ceste Royauté l'administration,
 Qui seule à des vrais Roix son diademe donne.

Laisse aux bons Pays bas leur entiere vnion,
 Et ne tourmente plus ceste religion,
 Qu'affligerent long temps, ton Ayeul & ton Pere.

Si tu ne veus prier mercy à ce grand Roy,
 Si plus tu te roiddis contre Dieu, & sa Loy,
 Je ne voy en ton fait qu'une extreme misere,

Ton Pere Roy, t'a faict apprendre la maniere
 Des Roix, severes Roix, qui est de n'oublier,
 Les actions de ceux, qu'on a veu s'emblier
 Pour les desapoincter, ou ietter en arriere.

Dont en sert de tesmoyn la tres humble priere
 De ses suiects, voulans vers luy s'humilier,
 Qui n'ont son coeur d'acier sceu flechir, n'y plier,
 Pour n'user envers eux de vengeance guerriere,

Mais les voulant forcer d'une extreme rigueur,
 La rigueur n'y servant, ils eurent plus de coeur,
 A' se roiddir aussi contre sa tyrannie.

E

Car ton

Car ton Pere n'ayant contre eux rien prouffité
 Ils tiennent & tiendront tousiours leur liberté,
 Et de ses Espagnols la cruauté bannie.

3.

Quelle puissance as tu plus grande que ton Pere,
 Pour dompter ces Pays qui se sont affranchis,
 Et mesmes par la guerre en la sorte enrichis,
 Que tout l'Ocean presque à leurs loix obtemperc?

Si l'Empereur pretend envoyer à son frere
 Ton Mary, du secours: Ils feront rafreschis
 De leurs Amis, en temps, oportun, & precis,
 Ayans outre ce en Dieu remis tout leur affere.

Laisse-les donc en paix, ne les travaille plus
 En vain, & sois contente à garder le surplus:
 Ayant du grand Henry amoli le courage:

De peur que te voulant par trop opiniâtrer,
 Se resentant des torts passez, qu'il vienne entrer,
 Chez toy, & qu'il t'apporte un estrange ravage.

4.

Qui peut avoir esmeu d'une telle furie
 Ton Mary, quand il vint par armes attenter
 Contre les Allemans, tachant à les dompter,
 Et mettre toute en feu sa tresdouce Patrie?

Vsant par ses soldats de telle barbarie,
 Qu'on doit avoir horreur de l'ouïr raconter,
 Pour par toute l'Itale, & l'Espagne vanter,
 Que l'Espagnol avoit bravé la Germanie.

Mais par tous ces efforts, par ceste cruauté
 Espagnolle,

Espagnolle, qu'a il à la fin proufitté?
Rien: que les Allemans esveiller à la guerre:

Pour luy faire quitter, ainsi qu'il a quitté,
Tout ce qu'en Allemagne il avoit empieté,
Où plus il ne luy reste un seul poulce de terre,

Où est ceste ferveur guerriere des Germains?
Où est leur loyauté: où l'honneur de l'Empire?
L'Espagnol qui de peur, de France se retire,
Contre les Hollandois n'ozant lever les mains:

Oze par attentats & gestés inhumains
Attacquer l'Alemagne, il descoche son ire
Contre les innocents, Il fait ses armes bruire,
Et de ses cruautés sont villes & champs plains.

Les Lions sont (dit-il) en lievres convertis,
Leurs mordantes dets sont froides & rebroussées,
Et leurs coeurs engourdis du tout aneantis.

Quelle honte ô Germains, l'Aigle cede à l'Autour,
Les Allemans servans aux Bethois de rifees,
Glacéz, ne sentent pas les feux tout à l'entour.

*Bethois ou
Bethigenes
sont Espa-
gnols.*

REPRISE.

Non non, les feux ne sont chez eux tant alluméz,
Des Allemans ne sont les coeurs froids estiméz:
Mais ces feux s'en iront iusqu'en Espagne espandre,
Les Germains reduisant son territoire en cendre.

Mais où est maintenant ceste extreme furie,
E ij Dont

Dont ton Mary souloit ufer à l'aborder
 Que les François n'ozoyent que de loing regarder,
 Quand Calais de leurs mains par assaut fut ravie.

Et lors qu' Ardre il conquiert ville des mieux munie,
 Qui d'attendre un assaut ne voulut s'hazarder,
 Mais plustost à la force ayt mieux aymé ceder,
 Que de mettre ses gens au danger de la vie.

Et toute fois alors chacun à peu cognoistre,
 Qu'estant vestu de rouge, il estoit demi-prestre,
 Or que de sous son froc il porta haubergeon

Peut estre que ce tainct de fin rouge escarlata,
 Qui denote le sang, est or ce qui le gaste,
 Craignant du sang des siens l'effroyable fourgeon

*Comme au
 Siege de
 Hulst, où il
 perdit plus
 de 5000.
 homes.*

7.

Ou plustost on dira que cest toy belle Infante,
 Qui comme Venus Mars, sur ton sein arresté
 Le ferre: ou qu'il retient de la lubricité
 Des Cardinaux, plongez en ordure puante.

Ou que luy doit manquer la paye souffillante,
 Pour ses soldats: usans de grande cruauté,
 Ez lieux voisins, ayans droit de neutralite,
 Dont le bon labourier, & le bourgeois lamente:

Si toy & luy n'avez autres plus grands moyens,
 Si tous voz revenus, voz intrades, & biens,
 Ne sont bastans assez pour tenir vostre tabale:

Deportéz vous de plus faire guerre aux Estars,
 De ces confederez peuples des Pays bas,
 La puissance desquels vous est tant redoubtable.

Bica

Tu peux bien redoubter ces Estats, & Maurice,
Grand des grands Capitaine, & Prince valeureux,
Et tant de Cavalliers, qui (du sang genereux
De Nassau bourgeonnez) leur font tout bon office.

Et tous ces vieux guerriers, qui sont en leur service,
Qui tant & tant de fois restez victorieux,
Des tiens, se sont acquis un renom glorieux,
Immortel à jamais, qui par le monde glisse.

Comme tu ne dois moins redouter leurs vaisseaux,
Dont de tout l'Océan chargées sont les eaux,
Vollans plus viste en mer, que les courtes d'Eole,

Et tous leurs matelots, leurs canons redoubléz,
Dont en plusieurs combats marins, or, sont troublez,
Tous ces Lestrigoneaux de la race Espagnolle.

Mais il faut qu'un petit avec toy ie m'accorde,
Mesmerveillant comment Maurice & les Estats,
A te faire la guerre onc ne se trouvent las,
Et qu'entre eux, ne se voit jamais nulle discorde.

Eux qui passé long temps adiugéz à la corde,
Au feu & à l'espee, ores sont peu de cas,
De toy, & de ton Frere, & ne vous craignent pas,
Dont contre le Papat, leur fureur se desborde:

Non seul contre le Pape, ains contre tous ses saints,
Pour lesquels conserver tous tes efforts sont vains,
Veu que tu ne les peux garantir de leurs armes.

Que depuis peu de temps, ils ont si mal traitté,
 Qu'ils ont brisé leur force, & leurs divinité,
 Vifant allendroit d'eux de foudroyans vacarmes,

10.
 Ils ont premierement par force & par finesse,
 (A' ton gros Crevecœur) employant la vertu,
 De Maurice leur Chef, cest orgueil abatu
 De ton grand S^r. André, puissante Forteresse.

Puis de ton S^r. Albert: maintenant ce Chef presse:
 Elizabetha, Glare, Eugene, & revestu
 D'honneur victorieux, ne fait cas d'un festu,
 De tous ces autres, forts qu'il faut que tu delaisse.

Quelle audace est-ce là, & quelle outrecuidance,
 Leur fait de tous ces Saincts ne craindre la puissance
 Ny faindre à l'attaquer à la fille d'un Roy?

Au fils d'un Empereur, & d'un Empereur Frere,
 Qu'ils tachent de plonger en une grand' misere,
 Et veulent à tous deux prescrire dure loy?

5.
 Vn remede j'y voy, pour chose la plus sceure,
 Qui est: qu'en delaisant deormais de t'armer
 Contre eux, en leur quittant les costes de la mer,
 Et les Pays marins, le reste te demeure.

Et que paisiblement tu iouïsse en bonne heure,
 De ton Mary, monstrant que tu le veux aymér,
 Et ton amour au double envers luy renflammer,
 Sans que deormais plus de la guerre il ayt cure.

Si

Si par beau tu ne veu x à cela condescendre,
 Ils sont ore empeschez à se les faire rendre,
 Et n'en bougeront pas, qu'ils ne t'arrachent tout.

Mieux te vault de garder Brabāt, Arthois, & Flandre,
 En partie, qu'en fin souffrir un tel esclandre,
 Que de tout ton Estat rien ne reste debout.

12.

Fay que Brabant Henaut, la Flandre ny l'Arthois
 Luxembourg, & Lembourg, & ce qu'as de surplus,
 L'Espagne deormais ne recognoissent plus,
 Et comme ses fiefvz ne recoivent ses loix.

Car à la verite, par nul droit tu ne dois,
 De l'Espagne deppendre: Il faut tenir exclus
 Les Espagnols, de ce que tu tiens de surplus,
 Et folle tu seras si plus tu les recois

Aye avec les Estats vnis correspondence,
 Avec Maurice & eux tiens bonne voisinance,
 Ne va vers l'Espagnol plus rechercher secours,

Car il en est lassé, il te lairrat en paine,
 Ton attente sur luy deormais sera vaine,
 Et laisse aux Pays bas du trafic l'entrecours.

13.

Si tu les fais ainsi, tu feras sagement,
 Et pourras deormais d'une paix asseurée
 Iouyr, qui te sera d'éternelle durée.
 Et chez toy maintiendras un bon gouvernement,

Mais il te fault laisser, ce que cruellement
 Ceste Inquisition de tous tant execrée,

E iij

(Qui

68.

(Qui ne sent que le sang, le licol, & bourree)
At aux provres croyans fait par mille tourment:

Ne reherche aussi plus de nul la conscience,
Et n'attribue plus tant à l'ambition
De ceux, qui vont troublans nostre religion.

Chasse ces trouble-monde, & moines faux, & fins,
Iesuites trompeurs, & ruzéz Capuchins,
Puis que de leurs faux traits tu as l'experience.

14.

Redonne à tes Pays leur plaine liberté,
Privileges, & droits, & rends leur la franchise,
Que sans nul fondement l'Espagne leur à prise,
Remetant tes Estats en leur autorité.

Aye aussi deormais en horreur cruauté,
Parle avecques rondeur, & plus ne te desguise:
Si par tes bons voisins quelque fois es requise,
Qu'en tous tes faicts & dicts n'y ayt que loyauté.

Ce faisant tu seras de toute ame chérie,
La France t'aymera, & les Pays vnis,
A iamais te seront serviabes Amis.

L'Espagne n'ozera contre toy s'adresser,
Mais plustost la verras ta grandeur caresser,
Et de tes envieux tu confondras l'envie.

15.

Ne te fache aussi pas, si les autres Contrees,
Ne te cognoissent point, dont tu n'as nul serment,
Et de ce qu'ils ne sont sous ton gouvernement,
Mais du ioug Espagnol ores sont despestrees.

Car

Car elles ne sont pas à tel Estat entrees,
 Par gayeté de coeur, ny par desbauchement,
 Mais pour avoir souffert trop tyranniquement
 Des efforts, qui les ont rendu desesperées.

Et force contre force ayans sceu opposer,
 A' telle extremité voulurent s'exposer,
 Pour se mettre à jamais hors toute tyrannie:

Tant que par leur valeur ils se sont affranchis,
 Et par la guerre sont tellement enrichis,
 Que d'Espagne s'en void la cruauté bannie.

16.

Mais ce que tout le plus l'Estat a conservé
 De ces Pays vnis: Ce fut son esperance,
 Qu'il avoyt mis en Dieu de plaine confiance,
 Qui de tous ennemis tousiours la preservé.

Et pour quelque, raison occulte réservé
 A' des faicts merveilleux de sa Toute-puissance:
 (Qui souvent à puni des plus fiers l'arrogance,
 Et les plus abaisséz aux honneurs eslevé.)

Ne murmure donc point, contre le Tout-Puissant,
 Que ton coeur devant luy s'en aille flechissant,
 Mais plustost en cela ses grands secrets admire.

Ne te veuille roiddir contre ses mandemens,
 Et revere en ce faict ses treshaults jugemens,
 Crainte (si tu y faults) qu'il ne t'avienne pire.

17.

Où peut estre il y a vne autre occasion,

Ev

Dont

70.

Dont on se doute moins: c'est le sang tout recent,
Par ruisseaux espendu de ce Peuple innocent,
Qu'a fait couller par tout ton Inquisition.

Pour ce qu'il ne vouloit faire profession
De foy, autre que celle y preschee à present
Dont le Seigneur vengeur maintenant s'en resent,
De toy le repetant, en fait punition.

Car le sang innocent icy bas espendu,
Cryant à Dieu vengeance au ciel est entendu,
Qui le vient repeter sur les auteurs en terre.

Lors sa Iustice envoie aux grands ses chastimes,
Et exerce sur eux ses vengeurs instrumens,
Et sur tout leur Estat, famine, peste, & guerre.

18.

S'on se vient recorder de tes Predecesseurs
Du costé paternel: quelle estoit leur puissance,
Quand la Bourgogne vint à leur obeissance,
Tout premier, & quels ont esté leurs successeurs?

Ils ne furent iamais si riches possesseurs,
Et n'eurent de tels biens, que toy, la jouissance:
Toutefois ils en ont eu plus qu'a souffissance,
Et n'ont laissé pourtant d'estre des grands Seigneurs.

Ils n'ôt pas tousiours eu Geldre, Henaut, ny Hollâde
Vtrecht, Frise, Overyssel, Groeninghen ny Zeelande:
Où Dieu scait, par quels traiets ils y sont parvenus.

Ils les ont à leur Prince, ou à l'Empire osté,
Ou y sont parvenus, par accord & traité,
Qui fit que si puissans ils en sont devenus.

S'avec

S'avec bonne raison la pareille on vous joüe,
Si voz Peres pilarts, or' en vous sont pilléz,
Si eux ou leurs enfans se trouvent despoülléz,
Dirat-on pas que c'est un tourdion de roüe?

Car toute pillerie onc en droit ne s'adios,
Et ceux qui sont pilléz, à la fin esveilléz,
S'estans pour recouvrer leurs pertes acceiülléz,
Dont libres ils se font: il convient qu'on les loüe.

Dont il ne fraudra point, par trop s'esmerveiller,
Que les Estats ont sceu leurs forces receiüller,
Ne pouvans plus souffrir si grandes cruautés,

Que ton Ayeul & Pere, ont long temps pratiqué:
(Ayans ces bons Pays à fureur provoqué)
S'en fin s'affranchissans, ils luy furent ostéz.

Parquoy pour ceste perte ainsi ne te tourmente,
Sois ayle de garder ce qu'ont eu tes maieurs,
Qui furent fils de Roix, descendus d'Empereurs:
Et de ce beau restat, demeure-en contente.

Si par guerre tu pense avoir toute autre attente,
Je crains bien qu'à la fin tu perdras tous les coeurs
De ceux, qui ce iourdhuy te sont bons serviteurs,
Et que ton peuple en fin trop ne se mescontente.

Tant qu'en renouvelant l'alliance passée,
Entre tous les Pays (qui des Grands transgressée
Fut le seul vray motif de la division)

Ils te quittent, & comme à regir mal idoine,
Vien-

Viennent à te chasser de tout ton patrimoine,
Rentrans avecques nous en un corps d'Union,

AVX ESTATS GENERAVX DES
PROVINCES VNIE.

Vous tresnobles Seigneurs, sages, & venerables,
Qui mintenez chez nous un saint gouvernement,
D'un uniforme accord, & d'un consentement,
Qui ne fut onques qu'un, sous loix tressequitables.

En quoy vont reluyfant voz vertus remarquables,
Vfâns en tous voz faicts d'un discret jugement,
Qui premier à l'Estat donna son fondement,
Et qui par l'Vnivers vous rend tant admirables.

Le Seigneur vous benie & vous face la grace,
Que de voz ennemis puissiez brider l'audace,
Et vous face à iamais ainsi continüer.

Que ce mesme bon Dieu par sa misericorde,
Toufiours vous maintenant en paix & en concorde,
Doint que vostre renom puisse perpetüer.

AV PRINCE MAURICE GRAND CA-
PITAINE GENERAL, ET ADMIRAL
des Provinces vnies.

Et toy Prince Maurice, excellent Capitaine,
Autant qu'au monde en fut, qui par force & vertu,
Du barbare Espagnol l'audace as rabatu,
Et toufiours mis à neant son emprise hautaine.

Qui de discretion, de prudence certaine,
De Iustice, & droiture, & d'honneur reuestu,
As la teste rompu, à l'ennemi testu,

Plusieurs

Plusieurs fois sur la mer, & en campagne plaine.

Que Dieu veuille au combat ta main dextre guider,
Et que ton adversaire ainsi puisses brider,
Ou refraindre d'un mors si picquant dans la bouche,

Qu'estant humble à tes pieds par ta force mis bas,
Et toy victorieux: jamais plus aux Estats
Ny aux Pays vnis, par armes il ne touche.

AVX VALEUREUX COMTES GVIL-
LAVLME, ERNEST, ET LOVVS DE NAS-
sau, Freres, & Cousins du Prince Maurice.

Du sang Nassovien vous trois belles lumieres,
De Pallas les Enfans, & Nourissons de Mars,
Qui contre l'ennemy faites voz estandars,
Voller, & desplyer enseignes & bannieres:

Voz valeurs se monstans au combat les premieres,
A grand force eslançans voz traicts, lances & dards,
Dont par maint rude affront voz ennemis espars,
N'ont retraitte en fuyant sinon qu'en leurs tanières:

Aydez vostre Germain, ses armes secondéz,
Pour luy, & pour l'Estat, vostre sang profondez,
Et que vostre vertu par le monde reluise.

Que de voz ennemis restans victorieux,
A' iamaïs renportiez un renom glorieux,
D'avoir servi l'Estat à garder sa franchise:

AV COMTE DE HOHENLOO BA-
RON DE LANGHENBERG & C LIEUTENANT
general du Prince Maurice.

Toy vaillant Chevalier, & grand foudre de guerre,
Qui

Qui au mesme devoir onc ne tes espargné,
Ny d'estre Lieutenant du Prince desdagné,
Parmy tes ennemis briyant comme un tonnerre:

Que fraccsans tu romps, & iette bas par terre,
Lors que tu tiens le sable à la main empoigné,
Du sang des Espagnols iusques au poing baigné,
Qui sur eux tant de fois t'a fait victoire aquerre:

Ce que tu peux monstrier par tant de cicatrices,
Qui (ton corps desplayé) seruent de grands indices,
Et par ton long service, & ferme loyauté.

Le Seigneur te conserve, & te face la grâce,
Que devant que cest an de seize cens se passe,
Par ton ayde & valeur Albert soit tout dompté.

AVX CHEFS, COLLONELS ET CA-
PITAINES, DE L'ARMEE DES ESTATS

Du sang des Espagnols voz armes seront tainctes,
Quand sur eux vous aurez voz gros espieux brisez,
Et que voz coutelas, & sables aiguisez,
Vsez, reboucheront leurs tailles, & leurs poinctes.

Cest hōneur vous est deu, qui par victoires maintes
Que contre eux avez eu, & dont serez prisez,
A' jamais pour guerriers vaillants, bien avisez,
Donnans aux ennemis de voz rudes attainctes.

Ce grand Dieu tout puiffāt Cōducteur des armées,
Qui de ces orgueilleux la fiereté rabat
Veuille voz mains benir, & dresser au combat:

Tant que de l'Espagnol les forces consumées,
La guerre & tous ses fruiets du Pays divertis,
Voz glaives & espieux en soc foyent convertis.

AVX

75.

AVX SOLDATS DE L'ARMÉE DV
PRINCE MAVRICE, ET DES ESTATS.

Braves foldats engeance Martiale,
Or il est temps de vous entr'animer,
Et au combat l'un & l'autre enflammer,
En faisant voir vostre force loyale:

Donnéz dedans la nation brutale,
Des Espagnols, qui, hardis, vont s'armer,
Et contre nous ne craignent de tramer,
Pour nous gaster guerre si desloyale.

Voyez les là, je les vois approcher,
Rencontrez les, allez les desnicher,
Donnez dedens, que nul de vous ne flonque:

Vous les aurez, vous en ferez vainqueurs,
Voyez vous pas comment trament leurs coeurs:
Ruez dessus, fracassez les moy donques.

*Ce Sonet achevé, nous vindrent les nouvelles de la
victoire donnée du Tout-Puissant, au Prince Maurice
de Nassau le second de Juillet 1600, dont en rendons
grâce à ce bon Dieu, par ce*

CANTIQUE.

Sur le chant du Psalm 68.

Le tout puissant nous à fait voir,
De sa main la force & pouvoir,
Conduisant nostre armée:
Il a dressé noz bras & mains,
Pour rembarrer des inhumains,
La fureur enflammée.

Il a chassé noz ennemis,
Les meschants ruine mis,
Par droit de iuste guerre:

A' tous

76.

A' tous il a fait voir à l'oeil,
Que des plus grands il scait l'orgueil,
Mettre plus bas qu'en terre.

Le Duc Albert estant venu,
Ayant en gros & en menu,
Dressé une asssemblée
D'hommes puissans, & tout d'acier,
Ausquels il se pensoit fier,
Dont Flandre fut comblee:
Cuidoit par belliqueux effort,
Lever nostre camp de Nyeuport,
Et mettre en val-de-route,
Le Prince, & ses vaillants soldars,
(Qui ne sont nouveaux aux combats)
N'en faisant nulle doubte.

Ses gens marchans comme Lions,
Il dit: Sus avant desplions,
Avec teste levée,
Noz bras & noz mains sur ces gueux,
Et terrassons victorieux,
Ceste gent reprouvée.
Et sur ses hommes se fyant,
Sur le bras de chair s'appuyant,
D'une grande furie,
Donna parmi noz bataillons,
Pensant en voyant noz tallons,
Faire grand boucherie.

Mais Dieu qui conduisoit ses pas,
Pour nous garder ne permit pas,
Les effects de sa rage,
Car le Prince avec ses soldats,
Mirent ceste furie bas,

D'un

D'un terrible courage.
 Là fut il tresbien combatu,
 Et maint Espagnol abatu,
 Albert, & son armee
 Fut mise en route, & des fuyards
 La troupe, par les champs espars,
 Toute defanimee.

On y vid bras, testes, voller,
 Le sang iusqu'en la mer couller:
 Les sabloneux rivages,
 Le long de Nyeuport tous couvers,
 Des corps morts, rüez à l'envers,
 Par ces hydeux carnages.

Car l'un & l'autre s'efforçoit,
 Aux combatans le coeur croissoit,
 Chacun pour la victoire,
 Autant d'un que d'autre parti,
 Apres avoir beaucoup pari,
 Pour la vie, & la glorie.

Dieu qui preside en tels combats,
 Aux forces ne s'arrestant pas,
 N'au nombre des gensdarmes,
 Rend Maurice victorieux,
 Albert eschappe tout son mieux
 La fureur de ses armes.

Tous ses Espagnols mutinéz,
 Furent à ce coup guerdonéz
 De leur mutinerie:
 Et ce qu'ils avoyent cabassé
 En leur alborotte amassé,
 Fut bonne pillerie,

Plusieurs de ses plus grands Seigneurs
 Ses Chefs, Collonels, Gouverneurs,

F

Y laif.

Y laisserent la vie
 Plus de l'huit mille hommes seméz,
 Par glaive furent consuméz,
 Quittans l'artillerie.

Et de tels plusieurs prisonniers,
 Qui de prison sans grands deniers
 N'obtiendront delivrance,
 Sans les mutiléz & blesséz,
 Ausquels les membres sont casséz,
 Par ceste male-chance.

*Cy devant
 fol. 4. & 5.*

Où est l'Admirant d'Arragon,
 De cruauté le paragon?
 Il est dedens Oostende,
 De là ne tourmentrat il pas,
 Les Allemans par ses soldats,
 En sa fureur tresgrande.

Pour son compagnon il y à
 Encor' le Duc de Feria,
 Et tant d'autre noblesse
 Espagnolle, qui y recoit
 Meilleur traictement qu'on pensoit,
 Loings de toute rudesse.

Dont pour telle grâce ò Seigneur
 A' jamais chanteray l'honneur,
 Et la gloire immortelle,
 Que pour ce à toy seul en est deür,
 Ainsi que tout & monde à veü
 Qu'onques n'en soit de telle.

Car outre ce qu'as confondu,
 Tu nous as affranchis rendu
 D'un extreme ravage,
 Qui nous pendoit devant les yeux,
 Si l'Espagnol victorieux,
 Eut eu telle aduantage.

Car

Car il s'estoit desia vanté
 S'il eut Maurice surmonté,
 Et gagné la bataille,
 Qu'il n'eut compté des Hollandois,
 Des autres, ny des Zeelandois,
 La valeur d'une maille:

*Ce sont l
 bravades.*

Où à furie provoqué,
 Sa cruauté n'eut pas manqué,
 Mais sans nulle reserve,
 Ayant les Pays ruiné,
 Et tout le peuple exterminé
 La terre rendu serve.

Mais le Seigneur qui n'a permis
 Que fussions de noz ennemis
 La despoüillé & la proye,
 En renversant tous ces desseins,
 Les a livrés dedans noz mains,
 Avec liesse & joye.

Leurs enseignes & estandars,
 Plus de cent se voyent or' espars,
 Par toute la Contree,
 En trophée des ennemis,
 Ez villes aux temples sont mis,
 Quile Peuple recree.

Voila comment le Tout-Puissant
 Par son pouvoir replendissant,
 Mettant bas en peu d'heure,
 Et reduisant dans le cerceuil,
 Des Espagnols le grand orgueil,
 Nous manirient & rassere.

Par là void on que sa bonté,
 Et sa gran de fidelité,
 Conserve son Elgise,
 Et qu'ores, & pour l'advenir,

Il ne faudra la maintenir,
En sa plaine franchise.

Dont vous Messieurs des Estats
Vnis, de ces bons Pays bas,
De la Noble Belgie,
Geldrois, Traiectins, Hollandois,
Frisons, Groeningois, Zeelandois,
Exempts de tyrannie.

Chantez de Dieu la grand' bonte,
De ce qu'ils vous a racheté,
D'un si cruel servage,
De ces Tyrans prenicie ux
Qui vous pendoit devant les yeux,
Et de toute leur rage.

Dites loiié soit l'immortel,
D'avoir fait vn iugement tel,
Que ce dessein inique,
Est retombé au propre sein
d'Albert, rompant le hault dessein
D'un fait si tyrannique.

Et moy en me resioüissant,
Je chanteray dieu benissant,
Que de ceste victoire,
L'honneur à luy seul appartient,
Et ce que tout le monde tient,
A' luy donc soit la gloire.

Ainsi soit-il.

A L'INFANTE.

Il t'eut trop mieux valu, Infante de me croire,
Qu'à penser un dessein si haut executer,
Tendant à ces Pays vnis persecuter,

En sorte qu'il en fut à tout jamais memoire.

Assée pensant estre de la victoire,
Tes gens qui contre nous se sont venus ietter,
Les nostres les ont sceu bravement rebouter,
A' Maurice faisans croistre au double sa gloire.

Qui vainqueur, non autheur de telle tuerie,
De ceux qu'as envoyé droit à la boucherie,
Tes Seigneurs prisoniers traite courtoisement.

Non resamblant les tiens, qui cruels, massacerent
Le Chef, & noz soldats qui Oldenbourg quitterent,
Cause qu'on leur à fait le mesme traictement.

A' L'ARCHIDVC ALBERT.

Si tant de grands desseins, tant de hautes emprises,
Que pour se monarcher l'Espagnol à tramé,
Et pour y parvenir de fureur animé,
N'y espargnant le sang, dol, fraudes, n'y faintises,

Sur France & Angleterre, & autres entreprises,
Qui par tout le monde ont de grands feux allumé,
Dont en fut maint Pays en cendre consumé,
Sont par le Tout-Puissant du tout à neant mises!

Albert qu'as tu pensé, quand ton dragon d'Espagne,
Par ton commandement, ravagea l'Allemagne,
Dont Maurice at aydé à l'en faire chasser?

Ores que pense tu apres ceste grand' perte,
De ta presumption vraye & iuste deserte,
Quand de nouveau tu veux tes forces ramasser?

A V M E S M E .

Voudras tu derechef esprouver la fortune,
F iij, (Comme

(Comme l'Admirant dit) d'un deuxiesme combat,
 Esperant ruiner, & mettre bas l'estat
 De ceux, dont fut la force à toy tant importune?

*Ce sont leurs
 mots propres.*

Et de, victorieux, ensuyvant ta coustume,
 Par rage, par fureur, par cruel attentat,
 Faire qu'en ces Pays rien d'entier ne restat,
 A ceux, dont tu ne fis onc compte d'une prune?

Garde-t'en, car ceux là par toy tant despriséz,
 Guerries forts, & loyaux, prudens & advisez,
 Ont par ceste victoire aquis double courage,

Lors qu'ils ont vaillâment par leurs glaives mis bas,
 Sous Maurice leur Chef, la fleur de res soldats,
 Qui vainqueurs brideront ceste seconde rage.

AV CAPITaine GROBBENDONC.

Que Grobbendonc ne soit d'une race vilaine.
 Coquin, & mechanic (des Schets) raque-denier,
 N'ayant fait que combler son coffre, & son grenier,
 Sa cave, & magasin, la chose en est certaine.

L'or l'ayant anobli, & rendu Capitaine,
 Qu'il ne soit rotturier nul ne le peut nyer,
 Perfide, desloyal, execrable meurtrier,
 Le fait mesmes en parle, & crie à bouche plaine

Veu qu'ayant fait meurtrir par lache cruauté
 Ce brave chevalier Baron de Briauté,
 Contre la foy donnée, & l'ordre militaire.

Autre qu'un Assassin on ne le peut nommer,
 Et ne peut nulle part autre se reclaimer,
 Que de toute vertu trescruel adversaire.

Av

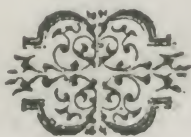
A V M E S M E .

Grobbendonc si tu es tel, comme tu te vante,
 Pourquoy differes-tu le combat accepter,
 Que pardeça de France on te vient presenter?
 Cela te fait il or' avoir telle espouvante?

Si ton espee n'est encore asses trenchante,
 Tu pourras de Rolland Durendal emprunter,
 Et pour à ce conflict sceurement t'apprester,
 Prendre cuirasse en dos de cent livres pesante.

Mais ce n'est pas cela, d'armes tu nas pas faite,
 C'est qu'au ventre le coeur, de grand peur te tressaute,
 Qui fait que tu ne t'oze au combat hazarder.

Et cōme un vray meurtrier, vilain, coiïard, & lache,
 Pour n'entrer au duel, par excuse tu tache
 D'un affronté babil, ceste faute amender.



Handwritten text in a medieval script, likely Latin, arranged in several lines. The text is mostly illegible due to fading and bleed-through from the reverse side.



